

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15<sup>ME</sup> ANNÉE, No 771.—SAMEDI, 11 FEVRIER 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



JEUNE FILLE MÉDITANT

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 FÉVRIER 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—La décadence par les guerres religieuses, par de Marchy.—Les oubliés, par Jean Madeline.—L'oisillon, par Lucette.—Nécrologie, par La Rédaction.—Notes et impressions.—Le tigre, par J.-H. Rosny.—Pour la patrie, par Jacquot.—Qui ne doit pas se marier.—Poésie : Amour.—Anathème.—Pardon, par Eugène Dick.—La légende du trou des fées, par Remuna.—Nos artistes, par Un Passant.—Une repartie d'Alexandre Dumas.—Cercle Ville-Marie, par Alfred Baissin.—Notes et faits.—Le jeu des patiences, par L'Enchanteur Mealin.—Le distrait.—Propos du docteur.—Primes du mois de janvier.—Amusements.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Feuilletons : Rosalba ou les deux amours : L'orpheline.—Choses et autres.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Jeune fille méditant.—Portrait de M. Léo Sabourin.—Nos artistes au Monument National.—Peux-tu parler ?—La marine française : Cuirassés, torpilleurs et canonnières-cuirassées.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## LA DÉCADENCE PAR LES GUERRES RELIGIEUSES

Pour un peuple comme pour un homme, tomber en décadence semblait jusqu'à ces derniers jours une perspective alarmante. Avouer que l'on descend la pente qui ne se remonte pas est chose rare, pleine de dangers, c'est pourquoi les peuples que l'État entretient dans une somme de richesse suffisante pour créer le mirage aveuglant qui les éblouit n'en ont généralement pas conscience. Puis la parole, cette merveilleuse empreinte que Dieu a laissée à l'homme de sa puissance intellectuelle, n'est-elle pas à la disposition des dépositaires de l'autorité pour attirer les cœurs, les captiver par une tirade patriotique qui flatte l'amour-propre national ou s'irriter, s'indigner de la possibilité d'une suspicion et donner le change sur les manifestations décadentes qui percent après un certain temps la maille du tissu serré dont la nation avait été adroitement enveloppée ? C'est ce qu'avait compris l'union intime de la franc-maçonnerie et de la juiverie française.

Un ministre n'est jamais prévaricateur sous une république, il est si bien contrôlé ! Puis si par accident son budget n'est pas en équilibre, n'a-t-il pas les dépenses extraordinaires ? Si les ministères se remploient souvent, afin de mieux perpétrer leurs crimes politiques, n'a-t-il pas pour se défendre les inconséquences imputables à son prédécesseur et au besoin ne peut-il pas invoquer le désastre entraîné par cette cour sans scrupule ni vergogne du régime précédent

dont la France nouvelle a découvert toutes les tares à ses dépens ; facteurs précieux dont les juifs ont su tirer parti en empêchant le peuple de se ressouvenir qu'avant la guerre les caisses de l'État regorgeaient d'or, que la dette flottante représentait les deux tiers de la dette actuelle, que les impôts étaient sensiblement inférieurs à ceux dont la nation est frappée depuis l'amortissement complet de l'indemnité payée à la Prusse, que le commerce et l'agriculture, moins morcelée, étaient d'une richesse qui faisaient l'envie de toutes les nations, sans compter qu'en 1867, tous les rois et empereurs étaient venus s'agenouiller au pied du trône impérial. Se sauver d'un désordre voulu pour pêcher en eau trouble, en accusant l'empire, pendant que tous ces mandataires se remplissent les poches en se faisant mutuellement la courte échelle pour escalader le pouvoir sous le nom de républicains de diverses nuances, et suscitaient le honteux désastre du Panama, voilà une curée aussi âpre et furieuse que celle des malandrins du XIVe siècle, et autrement révoltante que celle des belles chasses de l'empire qui enrichissaient Compiègne, Fontainebleau et Rambouillet.

Tromper tortueusement la crédulité du peuple en le ruinant sous des promesses fallacieuses ; analyser avec complaisance devant une assemblée plus éclairée les symptômes d'une déchéance attribuée faussement au régime impérial, qui a été le bouc émissaire doublement poursuivi par les Juifs depuis la guerre ; s'étaler avec ostentation comme réformateurs, en s'illuminant les traits d'une légitime fierté toute de commande, telle a été la ligne de conduite instiguée par les différentes synagogues qui, sous la figure de la haute finance, s'infiltra d'abord aux Tuileries, poursuivit sa tâche pendant la guerre en soutenant l'ambition des généraux, en vertu du principe : diviser pour régner ; et enfin, après la débâcle, semant l'or à pleines mains pour se débarrasser de Thiers d'abord, de MacMahon ensuite, prit possession définitivement du pouvoir, morcelé entre quelques affiliés ou quelques décaqués que les circonstances leur avait livrés poings et pieds liés. Voilà le bilan de l'association des Rothschild et de leurs affidés, dont l'imprudence et la folie des grands ne s'avaient pas d'autre excuse que le besoin d'arriver. Il était humain pour ces derniers de se laisser griser par l'appât de l'or et des honneurs, n'y étant pas habitués et ne possédant rien, ils ne pouvaient rien espérer d'un gouvernement sérieux qui eût exigé des principes sans tenir compte des appétits. C'est pour former ces jouisseurs que les Juifs ont fait une guerre acharnée à la religion catholique qui a toujours été essentiellement française et qu'ils la poursuivent sans relâche. Ils écartaient systématiquement comme suspects tous ceux qui avaient un passé politique ou une situation indépendante : la juiverie voulait d'humbles serviteurs qui marchaient au doigt et à l'œil, dressés par elle comme artisans de la destruction de ce tout homogène qu'on appelle la nation, parce que toutes les parties s'engrènent les unes dans les autres jusqu'au plus petit rouage, fonctionnant sous une seule direction par une puissance motrice unique.

Elle a pu exercer cette influence néfaste sous un gouvernement sans tête, où tout le monde se renvoyait la balle ; devant une autorité effective, responsable, son action eût été bien atténuée. Les nations se résignent, quand il le faut, à courber la tête pour se sauver d'un danger, c'est une œuvre de sagesse ; mais les hommes au pouvoir, associés pour dépouiller tour à tour la nation, qui, semblables à ces myriades de poissons confinés dans un étang, disparaissent suivant les éventualités ou remontent au moment opportun à la surface de l'eau, ne s'effacent jamais complètement. Ils expliquent les incidents de la chute momentanée, mettent le public dans le secret apparent des défaillances, mitigent les corruptions successives qui mènent à la décomposition finale, jusqu'au beau jour où elle éclate comme un événement imprévu, mettant à nu la vérité dépouillée de tout voile sans un abri pour échapper à la crudité de la lumière.

Puisque nous remontons aux origines de cette décadence, après avoir examiné les causes matérielles, étudions leur influence sur la littérature.

Depuis Baudelaire, qui succéda à Honoré de Balzac, à la même époque où le sémitisme prit corps, toute une école, possédée du désir d'épater le bourgeois ou cherchant une originalité qu'elle ne trouvait pas dans son fonds épuisé, à la piste du nouveau et de l'inédit, a demandé des inspirations à la perversion des sens. Ce procédé, à l'origine, était pour ainsi dire inconscient, d'une sorte d'impudence naïve. On allait aux coins défendus, parce que la société, blasée des parfums délicats, semblait y pousser.

Oserai-je risquer la comparaison naturaliste qui me vient à l'esprit ? L'animal dont nos dames portaient l'image à leur chaîne comme porte-bonheur, ne trouvant plus de truffes dans un terrain trop exploité, se dirige d'instinct et friand vers le fumier où il se vautre. Cette tendance, sans gravité appréciable à ce moment, espèce de curiosité passagère appelée à faire son temps, comme les préciosités de Mlle de Scudéry, ou les fadaises de M. de Florian et tant d'autres aberrations, jeux de rhétorique, essais mal venus qu'un souffle plus sain aurait dû bientôt emporter, ne disparut pourtant pas. Hésitante d'abord, elle se trouva appuyée jusqu'au moment où Zola apparut en sortant de la librairie Hachette comme simple découpeur. Le début et la fin de cet être méprisable vous indiquent la source à laquelle il a puisé. Je me suis longuement étendu sur son œuvre de destruction dans un autre journal, à la date du 7 mars 1898. J'y ai démontré que tous ses écrits tendaient à désorganiser complètement la société française, dont il a attaqué toutes les fractions sous l'instigation du puissant élément dont il s'était fait l'instrument.

Je ne me suis pas étendu autant sur l'obscénité de la forme. De tous temps, on a publié des livres obscènes. Dans les bas-fonds de l'humaine nature git une démangeaison égrillardes que des auteurs amoureux du succès facile ou du tapage qu'ils confondent avec la réputation solide ont en tous les siècles eu l'ambition d'éveiller et de satisfaire.

Le marquis de Sades eut son heure de célébrité ; il compte de nombreux adeptes aujourd'hui tandis qu'il n'était qu'une exception de son temps. Dans aucune bibliothèque d'honnête homme, vous ne trouverez ce genre d'élucubrations. Quelques curieux s'avisant de les lire, les ont bientôt fermées avec dégoût, et la monstruosité de ces récits les a condamnés au mépris général car ils n'affichaient pas la prétention de représenter l'esprit de leur époque et de leur pays ; ils obéissaient simplement à une imagination déréglée et purement personnelle ; il n'arboraient point de bannière et ne pontifiaient pas dans l'immoralité.

Aujourd'hui le procédé est différent chez ce genre d'auteurs, le fond reste le même ; affaire de mode, mais chacun s'improvise apôtre d'une idée, joue au personnage, il n'y a pas d'âne bâti qui n'ait sa théorie bâclée et qui ne prêche comme un évêque. Autrefois l'on couvrait de fleurs nos plaies humaines, on les étale maintenant toutes nues, saignantes, et d'après l'esthétique du jour, elles s'imposent comme belles et dignes du regard. Changements d'apparence et de superficie que je ne puis contempler d'un œil tranquille après avoir apprécié leurs résultats qui découvrent autant de corrompus, qui ont vendu leur plume, que d'artistes avides d'originalité. Si le dieu badin de l'amour a lancé sa flèche empoisonnée sur un clan d'écrivassiers qui souffrent de la piqûre, que ne sont-ils soumis au traitement de la censure, si la juiverie ne les protège dans cette œuvre de désagrégation morale, car leur folie amoureuse ne doit pas exercer sa contagion néfaste sur l'humanité.

Est-ce la décadence latine annoncée par les novateurs qui s'accroît ?

Peut-être bien ; mais ces mouvements représentent un grand cri jeté comme une interjection pour attirer l'attention, un mouvement oratoire, une formule ingénieuse, inventée tout exprès pour appeler la foule, un boniment truc ou ficelle de pythonisse que les badauds seuls prennent au sérieux et dont ils s'inquiètent comme des imprécations dramatiques. C'est pourquoi on ne distingue plus ceux qui sont payés pour répandre leurs écrits délétères de ceux qui sont simplement déséquilibrés par défaut d'éducation morale.

Dans certains romans actuels, il n'y a pas seulement

e défaut de pudeur, de respect humain : il s'y trouve une dose d'effronterie, un grain de vice, mais ce qui domine par-dessus tout, c'est l'essence concentrée du charlatanisme. On force les effets, on outre les caractères, on s'étend sur les côtés bas de certains personnages uniquement pour exciter la curiosité malsaine, vicieuse des désœuvrés, ces viveurs insatiables. Alcibiade coupe la queue de son chien, Diogène se roule dans son tonneau. Nouvel Erostrate, on croit promener dans le temple du goût la torche incendiaire : on tient en réalité dans les mains une mèche fumeuse et vacillante qu'éteindra la plus faible brise.

Et au milieu de tout ce bruit creux, il y a une partie importante du peuple qui suit son chemin, travaillant, aimant, riant de ce bon et franc rire, sans souci des prophètes de malheur qui clament dans le désert la fin prochaine du monde. Je la vois d'ici, cette France occupant d'œuvres viriles, remplie d'espérance et de force, qui culbutera ces blasés, ces corrompus, ces criminels vendus, comme la force du flot entraîne, comme la puissance du courant balaie sur son passage toutes les immondices qui flottaient dans les cours d'eau adjacents : sans se douter qu'ils seraient entraînés par la marche majestueuse du fleuve vers l'embouchure où ils se perdront à la marée prochaine.

DE MARCHY.

## LES OUBLIÉS

Il y a, juste en face de moi, une école, une humble école de tout petits, qui emplissent ma rue de la gaieté de leurs rires, de leur B-A-BA chanté. Aux heures de récréation, je les entends qui sautent à la corde... soixante-trois, soixante-quatre... ou bien qui font des rondes, ces rondes charmantes de fillettes, devant lesquelles les vieux s'arrêtent, attendris. Des fois, un moutard bousculé, tombe, car elles sont souvent bien lourdes, les petites mains sales. Puis, les voix, redevenues claires, égagent la cour étroite :

*Ma mère m'a donné un mari...*

jusqu'à ce que sœur Amélie — pan, pan, pan — tape trois fois dans ses mains. Alors il faut rentrer en classe — pan, pan, pan...

Le soir, vers les cinq heures, alors que les parents viennent prendre leurs enfants, et que peu à peu l'école se vide, de ma fenêtre je vois dans le couloir quelques petites figures tristes, soucieuses, regardant anxieusement vers la porte, avec leur bonnet sur la tête, et le panier du goûter à la main : ce sont ceux qu'on n'est pas encore venu chercher...

...Je me rappelle cela comme une chose très lointaine, quand j'étais très petit, moi aussi, et que je chantais BA BE BI BO BU à la classe d'une vieille dame. Quand l'heure de la sortie arrivait, chaque coup de sonnette nous faisait bousculer vers la porte, avec cet espoir : " Cette fois, c'est pour moi..." C'était la bonne de Jean ou la maman d'Arthur, ou la grand-mère d'Emilie... Et de voir peu à peu partir tous mes camarades, s'en aller les autres vers le coin de feu maternel, tandis qu'une personne ne venait encore me chercher, mon pauvre cœur se gonflait, ma lèvre s'avancait, tremblante...

Quelquefois, je restais tout seul, le dernier, — et c'était terrible, cette solitude, dans la petite classe maintenant silencieuse, assombrie par le soir tombé, où les exemples, les portraits de bêtes accrochés au mur, semblaient des figures qui me regardaient avec de gros yeux louches, et où le tableau de calcul, avec ses boules de bois glissant sur les tringles, me faisait l'effet d'un être vivant, sortant de l'ombre, et s'avancant vers moi. J'avais beau me dire : " Allons, grand bêta... c'est le tableau de calcul... 2 fois 8, 16... Tu y étais tout à l'heure... Je ne pouvais pas m'empêcher de frissonner en face de cette ombre, et, serré tout au bout du banc, de cacher ma figure dans mes mains.

— Surtout je ressentais une impression de délaissement navrant, de ces impressions profondes qui font les désespoirs. Et je restais là, anéanti, pauvre petit abandonné, oublié de cinq minutes, jusqu'à ce que le tablier blanc de ma bonne, attardée peut-être

avec quelque troupier, m'apparût au coin de la porte, — comme la terre sans doute apparaît aux naufragés...

Ces impressions d'enfant ne sont qu'une première épreuve. Ils sont nombreux, dans la vie, ceux qu'on ne vient pas chercher.

C'est, pour les jeunes filles, cette attente du mari rêvé d'abord, du prince charmant comme on se le figure en songe, dans la candeur de sa chambrette, avec la décision bien ferme de n'accepter que celui qui répondra à cet idéal bleu... Pas une perfection, bien sûr... Ce serait même bien ennuyeux, une perfection... Simplement un gentil cavalier, la barbette folle, la moustache blonde coquettement retroussée... un air pas trop fille... ni trop garçon... Qu'il fume ?... Oui, elle permettra la cigarette... C'est élégant, la cigarette. Quelquefois le cigare, quand il aura été bien sage... Pas la pipe, par exemple... Il pourra bien casser sa vilaine pipe, son polissoir de mari... Oh ! l'époux rêvé qu'on attend, qu'on cherche des yeux, dans la rue... Et celui-là n'arrive pas. Pourtant les amis s'en vont, se marient ; il n'en reste déjà plus que quelques-uns. On rabattrait bien un peu de ses prétentions. On passerait la pipe... Bientôt on permettrait la tabatière. Mais personne ne vient, quoique les vingt ans où l'on sort de classe aient depuis longtemps sonné. La solitude se fait autour de la jeune fille — et ce doit être terrible de voir chaque jour s'en aller sa jeunesse, de se sentir vieillir derrière cette vitre d'où l'on attend un amoureux. Les autres ont un intérieur, des enfants qu'elles vont promener dans la rue. Elles marchent au bras d'un bon mari obèse, qui a du coton dans les oreilles et qui les rend heureuses. N'est-ce pas que c'est une chose navrante, pour celles qui sentent en elles des trésors d'affection, un trop plein de tendresse, de n'avoir personne, pas un compagnon pour partager cette richesse, de sentir toujours son horizon se rétrécir, et l'enfermer dans une solitude ? Surtout quand on se sent faner peu à peu, que le teint se flétrit, que le sourire s'éteint, et que, chaque matin, on regarde son miroir, anxieuse, pour voir les ravages de la nuit, pour arracher fébrilement le cheveu blanc découvert quelque part. Et le soir tombe. Personne maintenant ne viendra la chercher... La figure se ride, le cœur aussi. La riieuse espiègle, aimante et expansive, est devenue une vieille fille à manies, grognon, hargneuse, qui sort avec une chatte et un parapluie vert.

Et parmi nous autres hommes, beaucoup aussi sont des oubliés. Ils sont nombreux, ceux qui voient les autres passer devant, devenir riches, célèbres, puissants, tandis qu'eux, souvent plus intelligents et plus probes, restent immobiles dans leur coin, dans leur ombre toujours plus épaisse, enlisés dans cet insuccès dont ils ne peuvent pas sortir, ceux qui regardent vers la porte, attendant leur tour, et qui ne voient venir personne.

Délaiés de la gloire, de la fortune, de l'amour... Je ne peux jamais voir un de ces oubliés, sans penser tout de suite aux figures tristes entrevues dans le corridor de l'école d'en face, — aux tout petits qu'on ne vient pas chercher...

JEAN MADELINE

## L'OISILLON

A Gilberte

C'était par une de ces belles matinées d'hiver, alors que le soleil se joue parmi les flocons de neige comme en un labyrinthe de petits miroirs, sourit et donne sa caresse à tous les êtres tandis que la brise souffle mille rumeurs confuses dans l'air pur.

Un petit oiseau près d'une fenêtre se tenait blotti. Qui petit oiseau-il, le pauvre ? Regrettait-il un bonheur disparu ?

Il était là, seul, tremblant, anxieux, quand une douce voix de tendresse et d'affection pleine attira son regard abattu et lui donna un peu de vie.

Lui, le pauvre ! battit follement de l'aile et d'une voix faible dit :

" Merci, ami, l'hiver était bien rigoureux mais il sera doux maintenant puisque tu veux être mon rayon de soleil, la fleur qui me donne ses senteurs l'été, la

voix... éphère sous les bois, le ruisseau qui gazouille à mes pieds, la tige qui me soutient, la corolle qui m'embrasse, la compagne dont le cœur bat à l'unisson du mien."

Un enfant survint tout à coup. L'oissillon s'enfuit et finit à sa chansonnette.

LUCETTE

## NÉCROLOGIE

Nous avons appris, avec la plus vive peine, la mort de M. Léo Sabourin, fils de l'un des propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ.

C'est le 30 janvier dernier que s'est éteint M. Léo, âgé seulement de trente trois ans, après une maladie dont il avait ressenti les premières atteintes il y a deux ans.

La mort ne l'a pas surpris : après un répit durant lequel les forces avaient paru lui revenir — au point qu'il se mariait le 19 décembre dernier — une rechute le cloua sur son lit de douleur d'où il ne sortit plus.



Photo. Lapres & Lavergne

Son confesseur, un des excellents Pères du Saint-Sacrement, le disposa au suprême sacrifice : car il en coûte d'abandonner une épouse à peine possédée, un bon père, une mère chérie, des frères et des sœurs que l'on n'a jamais quittés !

Nous prions Mme et M. N. Sabourin et leurs chers enfants, ainsi que Léo Sabourin, de recevoir nos respectueuses condoléances. Nous avons pris part au déchirement de leurs cœurs en cette dure épreuve.

Nous permettront-ils de leur redire cette parole si vraie en même temps que si chrétienne : c'est que le bon Dieu ne se trompe jamais.

LA RÉDACTION.

## NOTES ET IMPRESSIONS

L'amour est comme la flamme. Plus la flamme monte, plus elle est brillante ; plus l'amour s'élève, plus il est pur. — INCONNU.

Quand on a pris l'habitude de " ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille," l'idée seule de ne pas s'y conformer crée une gêne dans l'esprit, une sorte de remords dans la conscience. On se sent malheureux de voir le jour s'achever sans qu'on ait mené à bonne fin tout ce qu'on s'était promis à soi-même. Cette disposition morale accroît l'activité et les forces. Si l'on examinait de près beaucoup de fortunes et de succès honorables, on trouverait qu'il faut les attribuer en grande partie à l'observation de cette vieille règle, enseignée par la sagesse de tous les temps. Ajourner sans nécessité ses devoirs, c'est s'endetter envers soi-même et s'exposer tôt ou tard à une faillite morale.

## LE TIGRE

AVENTURE D'UN BICYCLISTE



Vous avez raison, dit Charles Ma-rauge, la venue de la bicyclette est un des plus grands événements qui se soient produits depuis longtemps. La bête lente qu'était devenu l'homme, est redevenue une bête rapide, et parmi les plus rapides. La portée d'un tel fait est incalculable.

Il y a dix-huit mois, j'eus, dans sa plénitude, le sentiment de cette puissante transformation en une circonstance assez émouvante pour n'en pas perdre de sitôt le souvenir.

Vous savez que je voyageais alors par les grandes îles malaises, Sumatra et Java, avec le géographe hollandais Moer et notre géologue Rousselle.

•••

Nous débarquâmes un soir dans le défrichement de Nieuwenhuys. Une dizaine de colons néerlandais y séjournent, servis par toute une population de Malais et de Chinois. Les plantations sont spacieuses, environ deux lieues carrées, et creusent un trou de lumière dans une prodigieuse forêt vierge. Le village proprement dit est fortifié contre les tigres qui, en ce même territoire, s'emparèrent par deux fois, en 1811 et en 1853, de colonies malaises, dont ils dévorèrent les occupants.

Nous reçûmes une hospitalité fastueuse chez Mijnheer Van den Ouwelandt. Sur la terrasse de son château de bois, nous goûtâmes une de ces soirées où se mêlent les ténèbres parfumées, la lueur des lucioles et la course délicieuse des astres.

— Les tigres vous enlèvent-ils souvent des hommes ? demandai-je à notre hôte, entre deux récits de chasse.

— Non. Peut-être trois ou quatre en dix ans. D'abord ils ne tentent plus l'attaque du village ; ils ont fini par reconnaître très bien que c'était au-dessus de leurs forces.

— Cependant, les tigres sont nombreux par ici ?

— La forêt en pullule. Même en plein jour, une excursion n'est pas à recommander trop près du bois.

Nous demeurâmes quelque temps à boire le café à la lueur de lampes bleues, qui jetait sur la nuit une clarté languissante, puis nous pûmes prendre quelque repos.



Le fauve s'approchait pour boire

Je me levai le lendemain, tandis que notre hôte était aux champs. Après avoir pris une tasse de thé, je me trouvai rôdant autour de l'habitation. J'hésitais entre une petite promenade dans les environs et une liasse de notes à classer, lorsque mon attention fut attirée par une magnifique bicyclette remise sous un hangar.

Je reconnus une des plus célèbres marques américaines. Or, depuis que j'avais brisé ma machine dans une excursion près de Malacca, je n'avais plus monté. Je suis, comme vous savez, un cycliste passionné. Ce n'est pas me vanter que de rappeler que j'ai couru contre Danker un match, dont j'ai gagné une manche.

A la vue de l'excellente machine, je fus pris d'une de ces "envies" que les vrais cyclistes partagent avec les fumeurs. D'abord je résistai, puis j'attirai tout doucement le cycle, puis je l'enfourchai, décidé à rester dans les limites d'un petit essai. Un assez bon chemin s'étendait devant l'habitation, commencé par les anciens Malais dévorés, fini par la colonie néerlandaise. J'y pris mon vol, délicieusement, je filai avec une vitesse de course. Positivement, c'était une machine parfaite, obéissante, sensible, rapide. L'envie devint irrésistible, et, sûr d'être excusé par notre aimable hôte, me voilà vaincu et courant à pédale forcée à travers les rizières et les caféiers.

Cinq ou six kilomètres me séparaient de la forêt : ils furent franchis en quelques minutes. Je me trouvais devant un océan de verdure. Je demeurai ensorcelé par l'endroit. Pour mieux en goûter la grâce puissante, je descendis de machine. Je m'assis sur une pierre de granit.

•••

Tandis que j'étais ainsi, des branchages craquèrent, quelque chose de lourd et de léger ensemble se fraya passage jusqu'au bord des eaux. Mon cœur s'arrêta. L'angoisse pâle et lourde s'abattit sur ma poitrine. A trente pas de moi, la bête monstrueuse, le roi des carnivores, venait de jaillir des pénombres. Un moment, l'élégante silhouette, la tête du tigre aux yeux d'or, demeurèrent immobiles, et c'était sûrement un des colosses de l'espèce.

Caché par deux ou trois grandes palmes retombantes, je n'osais faire un mouvement. Pour atteindre ma bicyclette, il fallait parvenir jusqu'à la route. Cela n'était pas possible sans attirer l'attention du fauve, et en deux bonds il m'aurait rejoint.

Comment, dans l'intervalle de ces deux bonds, enfourcher la machine et démarrer ? Puis, même si j'avais la chance de la surprise pour moi, je n'étais pas sauvé si la bête se décidait à prendre la chasse. Une bicyclette parcourra plus vite une lieue qu'un tigre, mais peut-elle lutter contre l'élan formidable des premiers bonds ? Je ne le croyais point, et, après la stupeur des premières secondes, je restais tremblant, le cœur battant comme un marteau, la bouche aussi sèche qu'une pierre. Pas une arme, pas

même le revolver que je porte en toute circonstance et que la fatalité m'avait fait oublier à mon réveil.

Ma secrète espérance était que le monstre, repu de victimes nocturnes, n'était venu au lac que pour se désaltérer.



La distance qui me séparait du monstre était réduite à quelques pas

Mais si, à la vérité, le tigre trempa sa langue dans le lac, il ne parut aucunement que ce fût par besoin. Il releva bientôt sa gueule humide et scruta l'alentour. Une sorte d'intuition me dit que, au rebours de mon espoir, il avait fait mauvaise chasse, qu'il cherchait une compensation à sa nuit infructueuse. Un faux mouvement, et je devenais cette compensation.

Le temps que le tigre demeura immobile, ses prunelles de topaze lentement déplacées d'arbre en arbre, de buisson en buisson, eut la longueur atroce de la terre en attente.

Un instant, il parut vouloir se retirer, et se retourna vers la forêt avec une extrême nonchalance. Puis, au bruit d'un oiseau s'envolant dans le feuillage, il tourna le cou avec vivacité, une lumière de phosphore passa sur son regard. Mais il ne vit rien ; il demeura campé avec la tête de profil, mi vers l'épaule, dans une pose aussi gracieuse que celle d'un chat attentif. Il hésitait évidemment entre deux routes ; j'entendais non seulement battre mon cœur, mais en quelque sorte mon cerveau.

Enfin, la bête prit son parti. Elle se tourna de nouveau vers le lac, fit un pas vers la rive. Ce pas ne le rapprochait pas de moi, il se pouvait que la route choisie fût dans une direction favorable. Mais, à un second pas, plus rapide, mon épouvante se décida. Je fis un bond, puis un autre, je saisis ma bicyclette.

Un tel vertige tenait mon être, que, d'abord, je ne me rendis pas compte si le tigre avait bougé ou non ; mais, dans un éclair, tandis que je sautais en selle, je vis le grand corps se raser, j'entendis le bond. Dans le même instant, je donnais le premier coup de pédale.

Malgré l'émotion, mes mouvements étaient sûrs, nets, agiles. Il semblait que je fusse devenu tout instinct, que chacune de mes fibres obéit à cette volonté obscure qui vaut cent fois mieux à nous conduire à travers le péril immédiat que les plus claires raisons. En deux élans, j'obtins la grande vitesse et, dans l'intervalle minuscule qui s'écoula entre le premier et le deuxième bond du fauve, j'étais d'aplomb pour la lutte. Le tout était de garder une avance, si légère fût-elle, pendant une cinquantaine de mètres, après quoi, probablement, la vélocité du tigre deviendrait moins foudroyante, tout en demeurant redoutable.

Je poussai avec une ardeur frénétique ; mais, au quatrième bond, la distance était réduite à quelques pas ; au cinquième, le fauve n'avait en quelque sorte qu'à allonger la patte ; au septième, il toucha le pneumatique. Je me crus perdu ; l'effort que j'e fis alors

me sembla vain. Mais la griffe manqua le but, le rassa à peine et, la machine continuant sa route, le tigre se trouva un peu moins vite au huitième bond, précisément parce qu'il avait raté la prise.

Dans ces secondes vertigineuses, j'eus l'inspiration d'obliquer vers un goyavier qui se trouvait au bord du chemin, et j'échappai encore, parce que le poursuivant se trouva sans doute hésiter, le goyavier lui interdisant un bond complet ou le forçant à se détourner.

Encore que ma vitesse atteignit alors son maximum, je n'avais plus aucune espérance. Je sentais trop bien qu'un ou deux élans de l'adversaire cloraien définitivement cette lutte. Au bond suivant, je faillis de nouveau être atteint ; mais tandis que la roue filait devant la griffe, je vis dans un éclair que j'allais traverser un ponceau assez long et très étroit, jeté sur une sorte de petit canal d'irrigation. Cette vue me rendit quelque courage : j'eus l'impression très nette que le tigre aurait une brève hésitation, qu'il se pourrait qu'il perdît quelques verges en ralentissant sa course au passage. C'est effectivement ce qui arriva. Quand je me trouvai de l'autre côté du canal, j'avais gagné une dizaine de pas sur l'épouvantable chat. Je crois bien que, dans l'ivresse de cet avantage, j'accélérai encore mon coup de pédale.

Durant les secondes qui suivirent, le tigre regagna peu à peu son retard, mais avec moins d'aisance qu'au début. Une aube d'espoir me vint soutenir, et bientôt la distance demeura stationnaire. Je ne puis dire que je redoublai d'efforts, car j'avais atteint mon maximum, mais je le maintins de toute mon énergie. Après quelques centaines de verges, j'eus la délicate certitude que non seulement je conservais un avantage, mais que le félin avait perdu une couple de verges. A une petite descente, je me laissai rouler comme un projectile qui s'aiderait lui-même, et je conquies ainsi une nouvelle avance.

ce fut le dernier effort. Le tigre, quoique vite comme un bon cheval de chasse, était définitivement vaincu par la bicyclette ; bientôt il abandonnait la poursuite, partie par découragement, partie sans doute par la proximité du village qu'il avait appris à redouter.



Je ne laissai pas pour cela de pousser jusqu'à l'habitation de mon hôte, et là seulement éclata dans mon cœur le vaste étonnement du péril évité, la joie de vivre, l'orgueil d'avoir lutté de vitesse avec un des fauves les plus agiles et les plus formidables de la création.

De ce jour, j'eus le sentiment profond de la nouvelle ère que marque ce frêle, souple et vivant outil qu'est la bicyclette, et pour avoir été le premier humain, peut-être, qui ait vaincu le tigre dans une course positive, avec la seule force empruntée aux muscles, j'ai mieux senti quelle merveille c'était pour notre semblable, relégué parmi les animaux lents depuis des myriades d'années, d'avoir pris place parmi les plus rapides des bêtes terrestres.

J.-H. ROSNY.

(Extrait de la *Revue pour Tous*.)

## POUR LA PATRIE

C'était la veille de la bataille de Saint-Charles, en 1837.

Les troupes du colonel Wetheral devaient se rendre à Saint-Denis, par le chemin de Chambly. Brown, cet Anglais généreux qui prenait fait et cause pour les Canadiens-français, avait placé, çà et là, en sentinelle sur le parcours de la route, quelques compatriotes qui devaient saluer les habits rouges de la bonne façon.

Jean Lamoureux, un braconnier, mieux connu sous le nom de Zoulou, fût une de ces sentinelles. Placé à la lisière du bois, à quelque distance du chemin public où devaient passer les troupes du colonel, Zoulou guettait. Il était là, veillant à la porte de la vallée sud du Richelieu, comme un bon bourgeois qui veille à la porte de sa demeure privée. Sa poitrine se gonflait à la vue de la moindre apparence d'une silhouette se dessinant sous les reflets de la lune. Son vieux fusil au bras, il se promenait en jetant un regard scrutateur dans le lointain pour découvrir, flairer l'arrivée de l'ennemi.

La prairie dépouillée de son manteau de verdure, était revêtue d'une robe d'or et d'argent parsemée çà et là de grandes taches grises, causées par les déchirements de la charrue. Dans la forêt, près de laquelle passeront, dans quelques instants, des chevaux au galop, des habits rouges, des fanfares retentissantes, règne pour un moment un silence de mort que n'ose troubler la plus faible brise. Les habitations du voisinage sont dans le recueillement et tout dort, excepté le chef de la famille qui retoune en lui-même un malaise insupportable. Toujours en vedette, Zoulou guettait de son mieux.

Soudain, il aperçut dans le lointain comme une vapeur, une fumée blanche qui s'élevait à l'horizon.

— Oh ! se dit-il en lui-même, à coup sûr voilà l'ennemi ; je reconnais Colborn qui ne marche qu'à la lueur des incendies.

C'est l'heure des émotions et des souvenirs. Zoulou repasse en sa mémoire ses aventures de chasse émou-

vantes ; regardant la lune, il se prit à songer, sous l'empire d'une sensibilité extraordinaire.

— Comme j'ai été lâche ! se dit-il, comme j'ai été insensible par le passé ! Combien de chevreuils, combien de caribous sont devenus victimes de ma cruauté ; et que m'avaient-ils fait ces animaux innocents ? Jamais ils ne m'ont causé le moindre mal, et maintenant me voilà l'auteur de tant de crimes. Qui dira le nombre de jeunes et tendres chevreux, de jeunes caribous que j'ai privés du lait de leur mère ? Pauvres petits, ils sont peut-être morts de faim ! Mais qu'importe, quoique j'aie commis un attentat contre la nature, j'ai appris à viser juste. Changeons maintenant de victime. Laissons là ces bêtes innocentes et frappons sur les Anglais qui me doivent bien cela.

Ainsi encouragé par ses propres sentiments, Zoulou attendait avec impatience le moment de s'exécuter. Prêtant une oreille attentive, il entendit un sourd roulement de tambour et quelques rauques échos d'instruments de cuivre.

— Ah ! les voilà enfin. Au devoir !

Couché dans un fossé desséché par le froid, Zoulou épaula son vieux fusil à pierre et : " bigre d'un nom, mort à celui qui arrivera le premier ! " disait-il en serrant les dents.

Le premier qu'il vit fut un éclaireur du colonel. Monté sur un des plus beaux coursiers, il venait au galop pour s'enquérir de l'état des patriotes. Son costume tout rouge et sa monture luisante en disaient suffisamment à la sentinelle. Assurément ce doit être un Anglais. Le moment solennel devant arriver bientôt, Zoulou épiait l'approche de sa victime.

Mais un sentiment de pitié s'éveilla en son cœur.

— Ah ! pauvre Anglais, dit-il, les minutes de ton existence sont comptées. As-tu une épouse chérie ? elle n'aura plus de compagnon fidèle ! Es-tu père de famille ? hélas, tes enfants ne vivront plus sous ta tutelle. Et, la pauvre mère, comment va-t-elle apprendre la nouvelle de ta mort ? Pauvre mère ! elle qui t'a élevé au prix de tant de soins et de sacrifices ! Que de douleurs et d'angoisses vont lui causer ta folle témérité ! C'est horrible, c'est vrai. Mais qu'as-tu fait, ou plutôt qu'ont fait tes frères au pillage de Saint-Denis ? Toi même où vas-tu sur ce chemin ? Je connais ton projet infâme. Tu vas sous les ordres de misérables coquins, faire œuvre infernale. Tu veux jeter la mort dans nos campagnes et souiller le sol de mon pays. Sois maudit, Anglais d'habit rouge, reçois le châtiment que tu mérites !

Zoulou épaula encore son vieux fusil, ses mains se crispent sur la crosse, et, visant de toute son âme, tire fermement en criant d'une voix de stentor :

— Pour la Patrie !

Le coup porta bien. L'Anglais tomba à la renverse, son épée retentit sur le sol et son cheval épouvanté disparut comme un éclair.

Satisfait d'avoir accompli son devoir, Zoulou rechargé son fusil, et toujours prêt, il guettait.

JACQUOT.

## QUI NE DOIT PAS SE MARIER ?

La femme qui achète pour le plaisir d'acheter.

La femme qui espère de toujours avoir de " bon temps."

La femme qui veut remeubler ses appartements tous les printemps.

La femme qui aime mieux prendre soin d'un petit chien que d'un bébé.

La femme qui lit de pauvres romans et qui s' imagine qu'elle est une duchesse ou une comtesse.

La femme qui achète des bric-à-brac pour son parloir et qui emprunte ses ustensiles de cuisine chez les voisins.

La femme qui pense que les dentelles et les broderies lui sont plus nécessaires que les draps et les couvertures de son lit.

Les lettres sont comme les dames : quand elles sont aimables, on leur pardonne d'arriver un peu tard. — J. DE MAISTRE.



Au septième bond, le tigre froia mon pneumatique

Déjà le triomphe enflait ma poitrine d'une palpitation d'allégresse. Je me croyais sauvé, je poussai la pédale avec une frénésie joyeuse. Une circonstance remit tout en question : vers l'entrée d'un champ de bananiers, une branche feuillue, jetée par quelque travailleur, barrait tout le chemin. Il n'était plus temps de l'éviter et, d'ailleurs, comment me pencher ou descendre de machine dans une pareille conjoncture ? Je pris donc instantanément mon parti : je franchis l'obstacle.

Par malheur, mon mouvement en fut faussé, et je ralentis pendant quelques foulées pour ne pas perdre l'équilibre. Le carnivore dut s'en apercevoir ; il fit un effort désespéré ; et je vis le moment où j'allais tout de même tomber sous la griffe formidable. Une espèce de pâmoison passa sur mon esprit ; j'eus le vertige de l'abandon, aussi terrible que celui des montagnes, une étrange résignation à la mort. Ce ne fut qu'un éclair.

Un instant après, j'avais repris la pleine lutte, et

## AMOUR — ANATHÈME — PARDON

*J'avais fondé sur cette femme aimée  
Le fol espoir d'un âge mûr serein ;  
Et dans mon cœur, la passion calmée,  
" Sotto voce," chantait le gai refrain  
Du voyageur qui va bon train.*

*A l'horizon du désert qu'est la vie,  
J'entrevois, par le vent balancés,  
Les hauts palmiers que l'Africain envie,  
Quand, au sommet de leurs troncs élancés,  
Mûrissent les choux herbaçés.*

*Je croyais voir, sur la plaine brûlante,  
L'oasis verte, espoir du pèlerin  
Qui raffermît sa marche chancelante...  
Tel, au matin, de la mer le marin  
Voit surgir l'astre souverain.*

*Fatale erreur !... Alors qu'au but j'arrive,  
Courbaturé par un si long trajet,  
Voici que vient, de la lointaine rive,  
Le front chargé de quelque noir projet,  
Un étranger, " mauvais sujet ! "*

*C'en est assez !... Sous cet errant nuage,  
De mon bonheur le soleil a pâli...  
Nouvel amour pour la femme volage,  
A du piquant, ainsi que l'alcali...  
Et puis, changer, c'est si joli !*

*Des jours d'antan, ô vous, la bien-aimée,  
Me rendez-vous la confiante foi,  
La foi qui brille, en votre âme charmée,  
Comme un flambeau, comme une sainte loi ?  
Non ! car je ne crois plus en toi !*

*Beau rêve, adieu !... Mensongère envolée  
Dans l'éther bleu, sous un ciel clément,  
Revenons vers la terre désolée  
Où se meut l'homme en son isolement,  
L'homme qui hait ou l'homme aimant !*

*Allez, volage, à votre destinée ;  
Quittez mon toit, éloignez-vous du port ;  
Allez grossir la troupe mutinée  
Des virages qu'un inflexible sort  
Mène au plaisir comme à la mort !*

*Femme, pourtant... si quelquefois, réceuse,  
Ta pensée erre au-delà de la mer  
Qui nous sépare, immense et ténébreuse,  
Rappelle-toi ce moment trop amer  
Où tu crus cesser de m'aimer...*

*Et, dans ton cœur, faisant un retour tendre  
Vers le passé que tu fis malheureux,  
S'il tombe un pleur, ne laisse pas attendre  
Ce souvenir. — Reviens sous les cieux  
Où pleure encor... ton amoureux !*

## LA LÉGENDE DU TROU DES FÉES

(Suite et fin)

C'était aux derniers jours du carnaval. Les bons paysans se hâtaient de se divertir avant le carême, et le soir du lundi gras, il y avait grand bal chez Pierre Carignan, l'oncle de Louise.

Le père Jeancoton et sa femme y accompagnèrent leur fille. François, à son grand regret, ne pouvait lui servir de cavalier à cause d'une blessure qu'il s'était faite au pied en bûchant son bois : ce qui l'obligeait à rester à la maison pendant que tout le monde était en liesse.

On se rendit de bonne heure chez le vieux Pierre : car les parents et quelques intimes devaient souper avant l'arrivée des gens du bal.

A table, Louise se trouva placée à côté d'un joli grand garçon à l'air aimable et audacieux.

Ce jeune homme s'appelait Paul Hadd, son grand-père, d'origine allemande, servait dans l'armée anglaise quand il vint au pays. Après la conquête, il s'établit à Québec, se maria avec une Canadienne-française et eut plusieurs enfants dont l'un d'eux, le père de Paul, vint s'établir sur les terres de Jacques Larivière.

C'est là que Paul était venu au monde et qu'il avait été élevé jusqu'au jour où on l'envoya au séminaire de Québec.

Ses parents voulaient qu'il fût prêtre. Mais lui, se sentant des dispositions irrésistibles pour la vie mondaine, un jour faussa compagnie à messieurs les abbés, et arriva chez son père gai et alerte comme l'oiseau qui a pu s'échapper de la cage où on l'avait enfermé et qui respire enfin l'air de la liberté.

Depuis près d'un an qu'il était revenu dans sa famille, Paul n'avait pas encore décidé sa vocation. Il passait son temps à la recherche d'aventures de toutes sortes : ce qui lui avait valu la réputation de mauvais sujet. Mais comme il était joli garçon, instruit et bien élevé, et qu'il savait se ménager adroitement des intelligences, tout le monde l'accueillait bien.

Pendant le repas, Paul fut très empressé auprès de Louise, lui fit mille galanteries, si bien que la jeune fille tout de suite commença à l'aimer.

Dans cette nature inculte, possédant bien les qualités et les défauts de son sexe, toutes les tendresses cachées, toutes les passions endormies ne demandaient qu'une occasion pour se manifester ; Paul Hadd était bien l'homme qu'il fallait pour fournir cette occasion.

Ils dansèrent ensemble une partie de la nuit, et quand ils se quittèrent au moment où l'aube blanchissait l'horizon, Louise fit promettre à son danseur qu'il irait la voir quelquefois.

L'hiver passa.

Louise était triste ; elle avait parlé à son père du beau Paul, et son père s'était fâché, déclarant qu'il mettrait ce grand *flandrin* à la porte s'il venait.

Voyant cela, la pauvre fille en avait averti son amoureux : il fallut bien qu'ils se contentassent d'échanger quelques paroles le dimanche en sortant de l'église.

Paul dévorait son affront en silence et se promettait bien de remuer ciel et terre pour posséder cette belle fille et se venger en même temps du vieil idiot.

Quand le printemps fut revenu, il chercha toutes les occasions pour la rencontrer, et un beau jour le hasard le servit à souhait. Louise ramassait du cresson dans un bois appelé le *domaine*, quand sa bonne étoile le fit passer par là. Louise en l'apercevant jeta un cri de joie : courant à lui, elle lui tendit la main qu'il pressa longuement.

Un jour, il y avait nombreuse réunion chez le père Jos la bague ; tous les plus fameux conteurs d'histoires se trouvaient là, et la conversation roula sur les lous-garous, les chasse-galeries, les feux-follets et surtout, sur les fées de la montagne. — L'un des voisins le gros Toine Pion raconta que son père avait bien vu, lui, une de ces terribles fées, elle se lavait dans le ruisseau du père Moïse Larivée quand il l'avait surprise, elle paraissait vieille et toute ridée et...

— Vieille et toute ridée !... interrompit le père Charles qui ne manquait jamais de renchérir sur les autres ; " tord-non," ce n'était pas celle que j'avais vue, foi de Charles Colas ! Elle n'était pas ridée, celle-là ! batêche ! la belle femme !

Interloqué, le gros Toine Pion se taisait.

Après une pause, le père Charles raconta dans quelles circonstances il avait vu cette belle fée. Il n'était qu'un " morvaillon " d'une douzaine d'années alors, et un jour sa mère l'avait envoyé aux bluets sur la montagne. Il n'avait pas été chanceux, toute la journée il avait erré sur les hauts plateaux sans trouver beaucoup de *frutages*, quand vers le soir il tomba dans une bonne *tolle* ; désireux de remplir ses *raïseaux*, la nuit vint sans qu'il s'en aperçût et quand il voulut regagner son logis, il perdit sa route ; il erra jusqu'à ce que, arrivé sur un cap coupé à pic, force lui fut de s'arrêter.

N'osant avancer ni reculer, dans la crainte de se jeter dans quelque précipice, il s'assit au pied d'un sapin, décidé à attendre le jour en cet endroit.

Il se tenait là depuis de longues heures... ne pouvant dormir à cause de la peur qui le faisait trembler au moindre bruit.

Tout à coup, il sentit le rocher vibrer sous lui... son oreille crut percevoir des plaintes venant de quelque caverne infernale... Des chants y succédèrent bientôt... des voix suaves se modulant et se déroulant en d'innombrables vibrations remplirent l'espace... des lumières dansèrent çà et là dans les ténèbres... Charles se sentant sécher d'épouvante, serrait d'une étroite désespérée le tronc du sapin près duquel il se trouvait et croyait sa dernière heure venue...

Fendant brusquement les ténèbres, une femme émergea du manteau de la nuit et se présenta aux regards terrifiés de l'enfant.

Cette femme, d'une beauté si parfaite qu'elle ne pouvait être comparée à aucune beauté humaine, était vêtue d'une longue tunique lumineuse et transparente à travers laquelle on pouvait saisir les moindres contours de ses formes harmonieuses.

— Ne crains rien, dit-elle, en s'avancant vers Charles, tu es le fils de la bonne Nanette, la femme du père Lajoie, j'ai présidé à ta naissance et j'ai veillé sur tes premiers pas, retiens bien ce que je vais te dire, et si tu suis toujours ces conseils tu vivras heureux et content.

Tu es bien bâti, continua la fée, tu feras un homme.

Je veillerai à ce que tu deviennes joli garçon pour plaire à quelque belle fille honnête et bonne qui sera la joie de ta vie. Mais défie-toi de te laisser entraîner par quelque *pimbèche* sans cœur ni honneur. Car tu t'en repentiras amèrement.

Sois bon pour tes vieux parents, pour ta mère qui un jour que je me présentais en mendiant à sa porte, m'accueillit bien et m'offrit l'hospitalité.

Ne dis jamais de mal des fées, elles ne sont méchantes que pour ceux qui font le mal ou se moquent d'elles.

Si tu te conduis bien, si tu tiens compte de mes sages avis tu seras le plus chanceux des hommes.

Maintenant il faut que tu retournes chez toi, car tes parents pourraient s'inquiéter si tu ne rentrais pas cette nuit, et puis... minuit va bientôt sonner... l'heure de la célébration de nos mystères approche... il ne faut pas que tu assistes à ce spectacle, ça te porterait malheur.

...La fée se tut, et sembla se recueillir un instant. Enfin, elle étendit la main vers le firmament constellé d'étoiles et l'une d'elles se détachant de la voûte céleste vint s'y poser... La fée lui dit quelques mots dans la langue des esprits, et l'étoile de suite prit la forme d'une *chaise empaillée* dont les quatre poteaux illuminaient brillamment la nuit. La fée fit assise Charles sur cette chaise magique, et vlan !... il se trouva transporté chez lui...

Pendant le récit du père Charles, Louise avait souri plusieurs fois. Quand il eut fini, elle éclata de rire.

— Comment, Mlle Louise, dit Charles, vous riez d'ça ? Ah ! vous en riez point si vous aviez, comme moi, vu de vos yeux, vu comme je vous vois, ces terribles fées. Y m'ont pourtant fait que du bien à moi, j'ai toujours ben réussi, j'ai marié la Marie Ménin, une belle personne qui m'a donnée que de la joie ; aujourd'hui que je suis vieux, j'ai du bien sous les pieds et je peux finir mes jours en paix. Mais je n'ai jamais ri d'elle moi, parce qu'y paraît qu'y n'aiment pas ça.

— Je m'en moque, répliqua la jeune fille. Les fées n'ont jamais existé, et vous avez rêvé, père Charles.

— Prends garde, Louise, dit sa mère, on ne plaisante pas avec ces jeteurs de sort, et si tu continues il pourrait t'arriver malheur.

— M'arriver malheur !... voyons maman, vous riez de moi. Je défie bien toutes les fées de la terre de me faire quoi que ce soit.

François, qui se trouvait là lui aussi, et qui avait écouté attentivement le récit du père Charles, la regardait ahuri. Tout le monde était consterné et croyait que la pauvre fille devenait folle.

Le lendemain, Louise partit dans l'avant-midi pour aller cueillir des cerises près de la montagne... Elle ne revint jamais !...

On la chercha partout sans résultat... la mère de la jeune fille fit dire des messes pour le repos de son

âme. Son père, dans un accès de rage, adressa des menaces aux terribles fées... Il voulut démolir leur antre maudit... puis il se calma. Sa fille avait provoqué leur colère, elle mérita le châtiment.

François, lui, devint presque fou de douleur. On le surprit un jour, chez lui, chargeant jusqu'à la gueule un vieux mousquet ; il voulait, disait-il, faire sauter la montagne avec cette machine là...

Pour tout le monde, Louise avait été condamnée par les fées à finir ses jours au fond de leur caverne. Et aujourd'hui encore, demandez aux vieux montagnards s'ils ont entendu parler du malheur arrivé à Louise Jeancoton, et vous verrez ce qu'ils vous répondront.

REMYNA.

NOS ARTISTES

M. Edmond-J. Massicotte a su, avec un réel talent, prendre sur le vif les attitudes les plus expressives des principaux acteurs de la désopilante comédie; *Les petits Oiseaux*, jouée au Monument National, le 26 janvier, et qui a obtenu un si rare succès.

Nous leurs reconnaitrions ces gents si dévoués, qu'ils aiment à voir sur la scène et qu'ils applaudissent chaque semaine.

CERCLE VILLE-MARIE

Le concert donné par cette société le 31 janvier, sous le bienveillant patronage du consul de France, M. Kleczkowsky, a eu l'affluence de monde qu'on espérait, toute notre population étant sympathique à cette institution qui s'efforce de développer les connaissances les plus utiles et les plus variées par des conférences fréquentes.

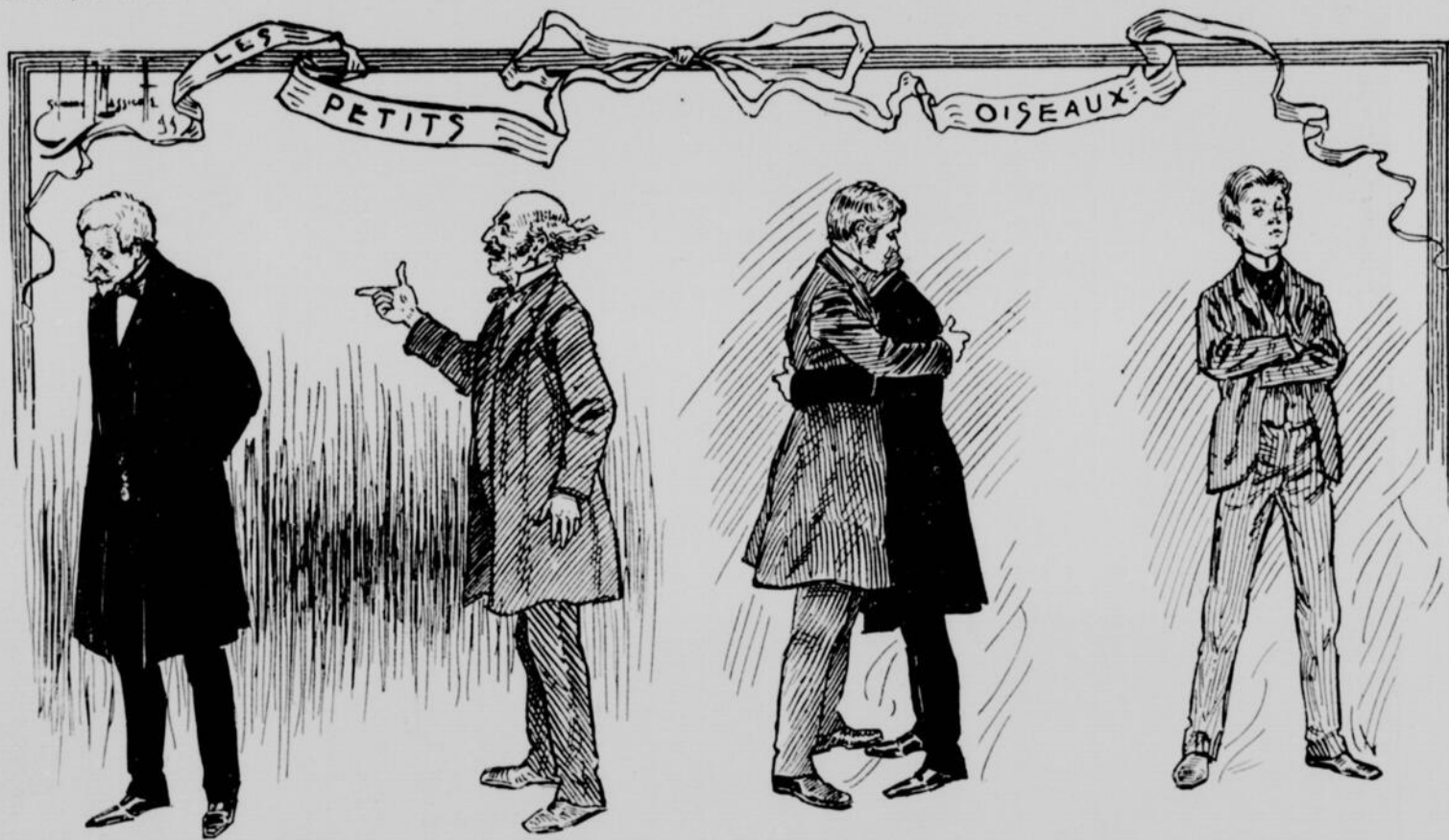
Le succès de la soirée a été pour M. l'abbé Labelle, qui a initié l'auditoire aux différentes phases de la vie artistique de César Franck, Boëllman, Niedermeyer et Gigout dans un enchaînement d'idées coordonnées avec art dans la partie musicale par Mlle V. Cartier qui a exécuté plusieurs morceaux de piano et d'orgue avec un toucher fin, délicat dans les passages de sentiment, en réservant la vigueur voulue dans les fortes, avec une vélocité et un mécanisme dignes d'éloges.

Dans les duos d'orgue et piano, M. Dussault s'est également distingué pour contribuer à un ensemble parfait que nous mentionnons d'autant plus volontiers qu'il est également élève de M. Eug. Gigout.

Nous ne voudrions pas oublier M. Saucier, qui a mon-

tré beaucoup de goût dans le trio de Boëllman, appelé Noël, et la sérénade de Gigout ; nous espérons qu'il pourra trouver l'appui nécessaire pour se perfectionner et compléter ses études de chant, car, avec la jolie voix que la nature lui a donnée, il pourrait devenir un artiste de grande réputation avec de la persévérance et du travail, et faire une carrière aussi belle comme situation qu'au point de vue de l'art ; arriver à New-York peut-être ?

Brillant succès aussi pour la quintette instrumentale Duquette, Dubois, Roy, Wallace et Hardy. Bref, tout le monde a mérité des compliments plus ou moins accentués, que M. le consul de France a fait valoir dans la sympathique allocution qu'il a adressée à l'auditoire. Nous ne pouvons la reproduire entièrement, mais nous nous rappelons avec plaisir son opinion sur la musique religieuse qui gagne tant par l'ensemble des voix humaines et de l'orgue, si ces voix s'harmonisent par leur qualité et leur style avec celle de cet instrument à la fois puissant et céleste qui dégage dans le vaisseau des églises, sous un maître de chapelle expérimenté un ensemble et une poésie pénétrante qui agenouille les moins fervents. Aussi, avait-il bien raison de dire qu'après Palestrina



BLANDINET (J.-H. BÉDARD)      FRANÇOIS (R.-H. DUHAMEL)      AUBERTIN (E. TREMBLAY)      TIBURCE (EMMANUEL)

AU MONUMENT NATIONAL. — Attitudes les plus caractéristiques des principaux acteurs

la suspension de cet art religieux n'a trouvé de nouvelles inspirations qu'en France, afin de rendre à l'Italie cet art dont elle avait été le berceau par l'introduction du plein chant sous Grégoire le Grand.

Tous nos compliments à M. Kleczkowsky.

Nous félicitons M. René Labelle et M. l'abbé Hébert qui a su comme président du cercle réunir une aussi belle assistance qui lui a du reste montré toute sa sympathie en applaudissant vigoureusement les plus belles exécutions.

UN PASSANT.

UNE REPARTIE D'ALEXANDRE DUMAS

Dumas n'avait pas l'esprit méchant, il avait d'autres préoccupations que celle de piquer son prochain. A l'occasion il savait pourtant remettre les gens à leur place.

Un jour de 1859, Dumas était dans son cabinet de travail, rue d'Amsterdam, quand on lui annonça le Directeur d'un grand théâtre.

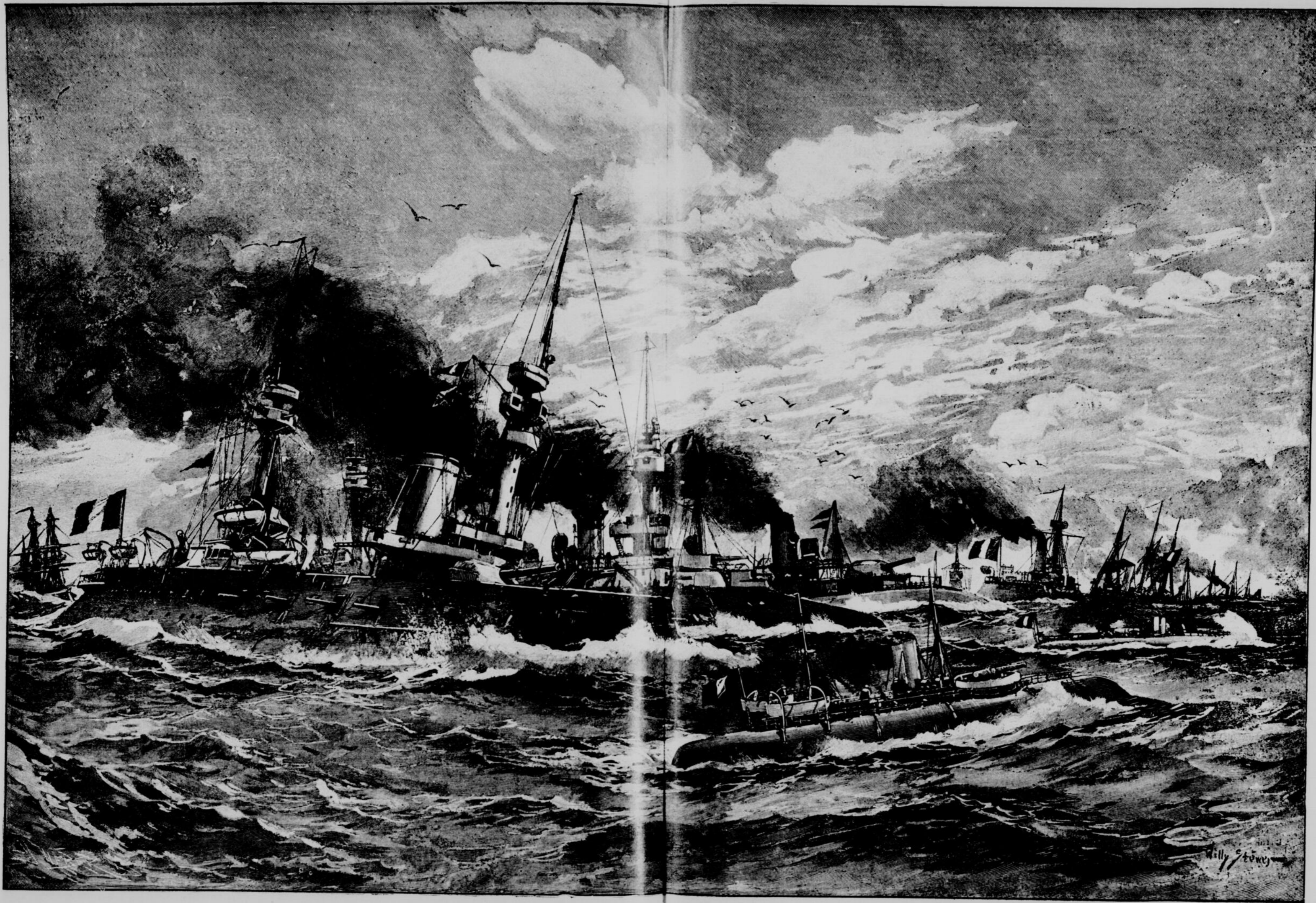
— Faites entrer, dit Dumas.  
Le Directeur entre, sans se donner la peine d'ôter son chapeau à la porte, et, d'un ton familier, il dit :  
— Qu'apprends-je, mon cher Dumas, vous donnez la *Dame de Monsoreau* à l'Ambigu ?  
— Oui, monsieur.  
— Définitivement ?  
— Oui monsieur.  
— Pourtant, si je vous offrais cinq mille francs de prime ?  
— Ceci ne changerait rien à ma résolution.  
— Dix mille ? continue le Directeur.  
— Je refuse.  
— Quinze mille ?  
— N'en parlons plus.

Le Directeur tombe des nues et s'écrie :  
— Vous refusez quinze mille francs de prime ! Chilly vous en donne donc vingt mille ?  
— Non, monsieur ; la somme que je touche à l'Ambigu est beaucoup moindre que celle que vous venez de m'offrir.

— Mais comment diable Chilly s'y est-il pris pour vous ensorceler de la sorte ?  
— Je persiste.  
Et Dumas, prenant ce ton hautain et glacial dont il usait tout au plus deux ou trois fois l'an, se lève, et taisant le Directeur depuis la tête jusqu'aux pieds :  
— Vous dirigez le savoir ? dit-il.  
— Mais oui, balbutie le Directeur.  
— Eh bien, monsieur, continue Dumas, sachez donc que Chilly a employé un moyen fort simple pour s'assurer mes sympathies.  
— Lequel ?  
— Il ôte son chapeau quand il a l'honneur de me parler !

ALFRED BAISSIN

Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve.



LA MARINE FRANÇAISE. — CUIRASSÉS ET TORPILLEURS

## NOTES ET FAITS

## Pénétration

Un jour, Catherine de Médicis demandait au seigneur de Tavannes, en qui elle avait grande confiance, comment elle pourrait découvrir les secrets de la reine de Navarre. " Mettez-la en colère, sans vous y mettre, lui répondit le fin courtisan. Alors vous apprendrez tout d'elle, et non elle de vous."

## Épisode de l'histoire du luxe

Saint Damien et saint Bonaventure racontent que, à la fin du Xe siècle, la sœur de Romain Argyre ayant épousé un fils du doge Pierre Orseolo, scandalisa tout Venise " par un luxe bizarre et hors nature " qui consistait, lorsqu'elle mangeait, à prendre ses aliments non avec ses doigts, mais avec une fourchette d'or à deux dents.

Le vieux chroniqueur Dandolo, plein d'horreur pour une telle dépravation, ajoute que la malheureuse fut, par un juste châtement du ciel, atteinte d'un mal étrange et effroyable qui, changeant son corps en pourriture, lui faisant exhiler avant sa mort une odeur de cadavre.

## Bonhomie spirituelle

Naturellement grave et sérieux aux yeux de sa cour, Louis XV, dit un chroniqueur, était enjoué, aimable et doux dans le particulier. Il aimait à plaisanter et souffrait qu'on le plaisantât. Dans un de ces repas qu'il aimait à faire en petit comité, et qu'on appelait les petits soupers du roi, quelques-uns des convives dont la franchise était, sans doute, excitée par la vapeur des vins les plus exquis, poussèrent plus loin qu'elles ne pouvaient aller, les plaisanteries sur la personne du prince. Au lieu de montrer de l'humeur, le roi sort, reste au dehors quelques minutes, entend les propos malicieux qui continuent, revient en disant, un doigt sur ses lèvres : " Chut ! chut ! messieurs, voilà le roi qui rentre ! "

Les rieurs sentirent la leçon et se turent.

## Curiosité étymologique

Empruntée à la mosaïque littéraire du *Musée des Familles*.

Le nom d'*hostie*, donné au pain consacré qui, dans le culte catholique, sert au saint sacrifice de l'autel, vient du latin *hostia*, qui signifie *victime* et qui, chez les païens, s'appliquait aux êtres immolés en l'honneur des dieux. Mais remarquons qu'en latin le mot *hostia* venait d'*hostis*, ennemi, parce que, dans les siècles antiques et barbares, il n'était pas rare qu'on sacrifiait des ennemis prisonniers, soit après une victoire, pour remercier les dieux de leur assistance, soit avant le combat pour se les rendre propices. — auquel cas, d'ailleurs, on examinait les entrailles de ces victimes afin d'y trouver des présages.

Donc, si l'on y attachait son acception primitive, le mot *hostie* devrait s'entendre avec le sens d'*ennemie victime* ; et ce n'est pas le seul exemple des bizarreries que peuvent produire les dérivations étymologiques.

## Curiosités oratoires

Le célèbre père Bridaine avait un genre tout particulier d'éloquence. Un jour, prêchant à Cahors, raconte Mme Necker, il prit pour texte de son sermon : " Encore quarante jours et Ninive sera détruite. " Et il s'exprima ainsi : " Vous pensez peut-être que je vais vous annoncer la destruction de votre ville ? — Non, mes frères. A la vérité, vous méritez de périr, comme les Ninivites, car vous êtes comme eux d'affreux pécheurs ; mais il s'est trouvé quelqu'un qui a intéressé pour vous. Et quel est cet intercesseur ? me direz-vous. — Est-ce votre saint patron ? — Non. Il est las de vos crimes, il ne parle plus en votre faveur. — Est-ce votre bon ange ? — Non. — Est-ce la sainte Vierge ? — Non. — Encore une fois, qui donc ? — Qui ? vous le dirai-je, mes frères ? Eh bien ! cet intercesseur, c'est le diable, qui a demandé la conservation de Cahors ; car, a-t-il dit, si j'ai besoin d'un concussionnaire, je le trouve à Cahors ; si j'ai besoin d'un bri-

gand, je le trouve à Cahors ; si j'ai besoin d'un débauché, d'un avare, d'un orgueilleux, je le trouve à Cahors, etc.

## Légende mauresque

Un certain sultan ordonna, un matin, à son premier ministre de faire le recensement de tous les fous qui se trouvaient dans son royaume et de lui en remettre une liste exacte.

Le grand visir se mit à l'œuvre, et, en tête de la liste qui était très longue, il inscrivit le nom du sultan.

Ce dernier était par hasard de joyeuse humeur, et il

demanda simplement ce qu'il avait fait pour mériter une telle distinction ?

— Sire, répliqua le ministre, je vous ai mis sur la liste parce qu'il n'y a que deux jours, vous avez confié, dans le but de faire acheter des chevaux à l'étranger, une très forte somme d'argent à une couple d'aventuriers qui vous sont complètement inconnus et qui ne reviendront jamais.

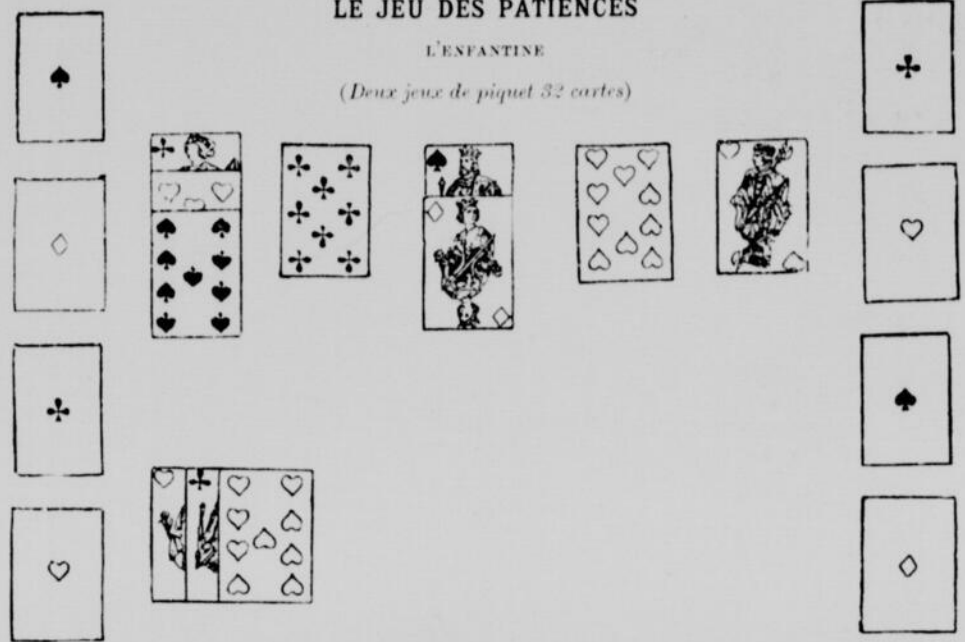
— C'est votre opinion ? Mais, supposons qu'il reviennent.

— Alors, j'effacerai votre nom et je placerai les leurs en tête de la liste.

## LE JEU DES PATIENCES

L'ENFANTINE

(Deux jeux de piquet 32 cartes)



Vous commencerez par colorier les cartes du tableau, en prenant pour modèle les cartes dont on se sert habituellement, mais vous ne les découperez pas, ce tableau étant destiné seulement à servir de modèle pour des patiences faites avec des cartes ordinaires.

Dans toutes les patiences le but à atteindre est toujours d'arriver à ranger en ordre, par famille, les cartes qui se présentent au hasard.

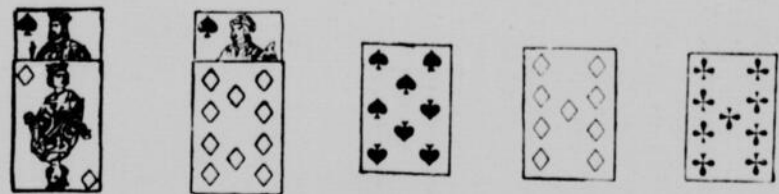
Vous formez comme ci-dessus une rangée de cinq cartes *découvertes*. Si parmi ces cartes, il se trouve un *as*, vous le placez sur le côté du tableau. S'il se trouve parmi les autres cartes de la rangée un *sept*, de même couleur que l'*as* sorti, vous le posez dessus.

S'il y a deux cartes qui se suivent en *marche descendante*, par exemple, *dame* et *valet*, *dix* et *neuf*, etc., vous placerez ces cartes l'une sur l'autre, la plus faible dessus, en laissant passer la tête de celle de dessous de manière à la connaître. Il faut que les cartes que vous assemblez ainsi soient de *couleur différente*, c'est-à-dire rouge et noir, le *carreau* et le *cœur*, dans cette occasion, comptant pour une *seule* couleur, aussi bien que *pique* et *trèfle* ; ainsi vous ne pouvez mettre le valet de cœur sur le dame de carreau, tous

deux étant rouges. Vous continuez à tirer les cartes du jeu. S'il se présente des *as*, vous les mettez à la place indiquée, et dessus, à mesure qu'ils sortent, les *sept*, les *huit*, les *neuf*, etc., jusqu'au roi. S'il vient des cartes qui puissent figurer au tableau, comme nous l'avons expliqué ci-dessus, vous les y placez ; elles attendent à leur tour pour aller se ranger dans leur série, lorsque les cartes intermédiaires auront paru. Les cartes qui ne peuvent ni sortir, ni se placer sur le tableau, forment le *talon*, et il faut avoir grand soin de ne pas y en laisser sans nécessité, mais de les faire figurer au tableau aussitôt qu'il s'y produit des vides.

Ainsi, en prenant pour modèle le tableau ci-dessus, si le *sept* de trèfle se présentait, vous placeriez cette carte sur l'*as* de même couleur ; puis vous placeriez sur ce *sept*, le *huit* de trèfle qui figure au tableau. Vous auriez ainsi une case de libre qu'il faudrait remplir avec une carte du talon. Peut-être même pourriez-vous en faire passer plusieurs, s'il y en avait plusieurs qui se suivissent, comme par exemple : *valet de carreau*, *dix de trèfle*, *neuf de cœur*, etc.

Vous pouvez encore profiter des vides pour faire



des rangements dans vos colonnes. Je suppose, par exemple, que votre jeu présente la figure suivante :

Vous voudriez bien mettre le *valet de pique* sur la *dame de carreau*, et, en effet, ce serait une bonne chose, qui vous donnerait une colonne ; mais le *valet de pique* est recouvert du *dix de carreau*, et il n'est pas permis de *déranger* deux cartes à la fois. Par bonheur voilà à côté le *huit de pique*, qui peut se placer sur le *neuf de carreau* ; cela vous donne une case vide ; vous y posez un instant votre *dix de carreau* ; vous mettez votre *valet de pique* sur la *dame rouge*, comme vous le

désiriez ; puis le *dix de carreau* reprend sa place sur le *valet noir*.

Dans toutes les patiences où l'on forme ces colonnes de cartes alternées, on a recours à cette combinaison et je n'ai plus besoin de l'expliquer.

La patience est menée à bonne fin quand les huit familles de cartes sont reconstituées, depuis l'*as* jusqu'au roi ; on a la permission de reprendre une fois le talon pour arriver à ce résultat, mais quelquefois on y parvient du premier coup.

L'ENCHANTEUR MERLIN.

LE DISTRAIT



—Mais, sapristi ! Marie, qu'avez-vous encore fait de mes lunettes ? Sur mes trois paires, je ne peux en trouver une seule ; j'en suis réduit à me servir de mon lognon, qui me pince très fort le nez !

PROPOS DU DOCTEUR

DES CRACHOIRS

Ah ! le vilain meuble ! Combien il froisse les âmes poétiques et combien il offusque la vue ! En écrivant ces lignes, je sais que j'interprète les sentiments de beaucoup de mes lectrices. Eh bien ! au risque de leur déplaire, je vais m'insurger contre l'opinion courante et essayer de réhabiliter ce vieux meuble qu'il faut respecter, honorer, et auquel même il faut élever un piédestal, vous verrez que cette expression mérite d'être prise à la lettre. Ce que je dis, je le prouve. Lisez plutôt.

La phtisie se communique de l'individu malade à l'individu sain par la pénétration, dans les bronches et les poumons, des bacilles, des germes de la tuberculose. Ces bacilles existent en bataillons serrés dans l'expectoration des phtisiques. Si ces malades crachent pas terre, les crachats se dessèchent et les bacilles, mis en liberté, se mélangent aux poussières de l'air que nous respirons : voilà comme on devient phtisique. Il est donc indispensable de recueillir les produits de l'expectoration dans des crachoirs, mais dans des crachoirs spéciaux au fond desquels nage un liquide antiseptique tel que le sublimé, qui détruit les bacilles. C'est donc le crachoir qui sauvera l'humanité de la phtisie pulmonaire ; le public doit le savoir : partout donc, à l'école, dans les édifices publics, dans les ateliers, dans les appartements, mettons et demandons des crachoirs.

J'ai dit plus haut qu'il fallait élever un piédestal au crachoir. Je ne sais plus qui a dit que le crachoir était un meuble autour duquel on crache : en effet, pour qu'il soit utile, il doit être fixé à un mètre au-dessus du sol, pour qu'il soit aisé de cracher dedans et non à côté. Deux fois par semaine, le crachoir sera vidé, tous les jours même si cela est nécessaire : il sera vidé dans un foyer ardent plutôt que dans les fosses d'aisances : chaque fois il sera rempli à nouveau de liquide antiseptique neuf.

Je m'excuse d'avoir abordé un sujet si peu poétique ; mais il en valait bien la peine, puisque, si tout le monde, malade ou non, prenait l'habitude de ne jamais cracher ailleurs que dans un crachoir (on fait aujourd'hui des crachoirs de poche) on verrait le nombre des phtisiques diminuer d'année en année. Le crachoir, voilà le salut.

La maison est une urne où le cœur s'est versé.

ANNAIS SIGALAS.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JANVIER qui a eu lieu samedi, le 4 février a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	16,233....	\$50.00
2e	No	27,142....	25 00
3e	No	38 051....	15 00
4e	No	374....	10 00
5e	No	15,430....	5 00
6e	No	6,112....	4 00
7e	No	23....	3 00
8e	No	18,734....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

1,194	8 387	13,414	20 619	24,313	32,015
1,215	9,546	13 679	20,910	24,512	32 624
1,672	10 131	14,167	21 263	24,774	33 129
1,910	10 395	14 353	21 417	25,253	33,441
2,135	10 568	14 782	21 842	26,419	33 753
2,443	10,742	15 608	22,126	27,841	34 010
2 742	10 973	16 154	22 318	28,123	34 127
3 206	11,129	17,271	22 529	29,886	34,362
4 120	11 405	18 022	22 797	30,163	34 824
4 314	11,678	19 263	23,341	30,316	35,412
4,533	11 781	19,745	23,415	30 927	36,673
4,715	11 962	20 137	23,630	31 223	37,196
5 128	12,234	20 214	23,912	31,421	38,445
6 104	12 515	20,430	24,175	31,742	39,267
7,470	13,260				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JANVIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Cette semaine la troupe permanente du Théâtre Français joue *The Idler*, de Haddon Chambers, le fameux auteur de *Captaine Swift*, dont la représentation a tant amusé le public montréalais, il y a une couple de semaines. Tous ceux qui ont assisté à la représentation de *The Idler*, disent que cette pièce est insurpassable, qu'elle est pleine de vie et de situations dramatiques extrêmement intéressantes. La troupe du Français saura certainement se distinguer cette semaine, car *The Idler* convient au talent des acteurs.

A la tête du programme du vaudeville, nous voyons un trio irlandais composé de Duffy, Sawtelle et Duffy bien connus dans tous les Etats-Unis, qui viennent au Canada pour la première fois.

AU MONUMENT NATIONAL LE LUNDI GRAS

Les anciens élèves de l'Académie Saint-Jean-Baptiste préparent en ce moment une grande soirée, qui sera donnée au Monument National, lundi prochain, le 13 courant. On y jouera la comédie en trois actes intitulée : *Les manies d'un Célibataire*. Nous invitons nos lecteurs à aller applaudir ces jeunes amateurs.

Billets à vendre chez M. J.-G. Yon, 1732, rue Ste-Catherine, et à la pharmacie Savard, coin des rues St-Denis et Rachel.

MONUMENT NATIONAL

Le succès de la dernière soirée de famille a été incontestable et nous permet de prédire qu'il le pourra qu'augmenter et assurer l'existence de notre théâtre national. Les trois comédies qui ont été données le 2 courant étaient admirables. Elles ont été jouées avec une science, une verve, un entrain qui méritent

de notre part des louanges sans réserve. Mlle Papi-neau et M. Paradis dans *La Souris*, Mlle Daigle, MM. Bédard, Duhamel et Barré dans *La Grammaire*, et M. E. Roy dans *Le voyage à Boulogne*, ont joué de façon à soulever les applaudissements d'un public fort appréciateur.

Le programme de la prochaine soirée est tout aussi attrayant, et nous avons encore l'assurance de pouvoir goûter des jolies œuvres bien interprétées. Jeudi de cette semaine, le 9, nous aurons donc les comédies suivantes : *Les deux Veux*, par F. Mallefille ; *Les deux Sourds*, par J. Moineaux ; *Les deux Timides*, par E. Labiche. La très grande originalité des pièces, la renommée des auteurs, le talent des acteurs, doivent être des attractions pour produire une salle comble.

CONSEILS PRATIQUES

*Nettoyage des patins.*—Essuyer avec un linge de façon à bien sécher toutes les parties, et ensuite frotter avec un chiffon toutement imbibé de vaseline et pétrole. Les patins resteront brillants et ne se rouilleront pas.

*Pour faire couper le rasoir.*—Un rasoir coupe mieux quand on le plonge dans l'eau chaude avant de raser, parce que la chaleur de l'eau dilate davantage les petites parties saillantes du tranchant et rend le tranchant plus aigu.

*Le cerné des yeux.*—Lorsqu'on a les yeux cernés, la meilleure chose à faire, c'est de les baigner avec de l'eau et du genièvre, ou de la teinture d'arnica et de l'eau, en laissant séjourner un peu la compresse sur l'œil. Si vous n'avez ni genièvre, ni arnica, frottez-vous le dessous des yeux avec un peu de beurre frais, ou appliquez-y un morceau de viande crue.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRAPHIE

Sur mes six pieds, j'embellis un parterre ;  
Sur cinq, je couvre la maison ;  
Sur cinq encore, je rafraîchis la terre ;  
Sur quatre, je soutiens un pont,  
Ou de mer je suis un poisson ;  
Sur trois pieds, le fumier m'entasse,  
Ou bien je suis entouré d'eau,  
Ou, lecteur, je suis un oiseau ;  
Sur trois encore, je te délasse,  
Ou je suis au fond du tonneau.

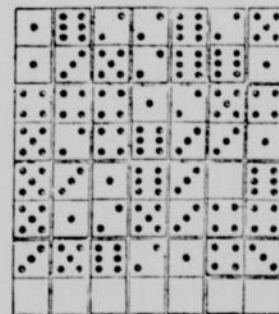
CHARADE

Mon premier, mon second, ainsi que mon total  
Appartiennent tous trois au règne végétal.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 770

Enigme.—Crêpe.

Dominos.—



ONT DEVINÉ :

Mlle Joséphine Drouin, A. Jacques, N. Dumontel, Mlle E. Gervais, Arthur de Martigny, Montréal ; D. Bleau, Mlle H. Turgeon, Québec ; Mlle Anita Lecour, St-Hyacinthe ; J. Brûlé, Trois-Rivières ; Mlle Flore Dugas, Joliette ; Ant, Lupien. Lachine.

# Rosalba ou les deux Amours

ÉPISE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond J. Massicotte

(Suite)

—Je n'ai pas vu sa figure, se disait-il, car, même au bivouac, elle était partiellement dans l'ombre. L'a-t-il fait à dessein ? Et pas un mot de remerciement ! C'est comme un rêve. Mais le bon Dieu le récompensera.

Plus tard, en comptant son argent, il constata qu'il était en possession de cent dollars.

## CHAPITRE IX

UNE ROMANCE

Le drame de la rébellion avait plongé dans la pauvreté et la désolation des milliers de familles canadiennes. Le coup fut terrible pour les Varny. Il est vrai que le vieux Varny se réjouissait du triomphe de sa cause, mais il était trop sincère ami de ses compatriotes pour ne pas déplorer les souffrances et les humiliations qu'ils subissaient. Il était si affecté du résultat, qu'il devint acariâtre et morose. Sa santé s'affaiblissait, et bientôt il se maintint chez lui dans une complète solitude.

Rosalba supporta ces épreuves avec résignation ; mais qui pourrait dire ce que son pauvre cœur souffrait ! Pendant quelque temps, des lettres d'Edgard vinrent la consoler. Elle apprit que de Rouses Point il avait passé dans l'État du Vermont, où il se joignit à une bande d'exilés qui firent une autre tentative de rébellion en 1838. Cette tentative ayant échoué, il demeura quelque temps à Swanton où, pour payer sa pension, il fit le service de garçon de buvette (*bar-keeper*), dans la taverne de Kane. De là il se rendit plus au sud, et l'on n'eut plus que rarement de ses nouvelles. Ses dernières lettres trahissaient l'abattement produit par une maladie persistante.

Alors Rosalba crut que tout était fini et qu'elle devait se préparer au grand sacrifice. Elle fut longtemps à se résigner. Il faut toute l'énergie du cœur humain pour un semblable héroïsme, et c'est alors qu'il a besoin des secours du ciel, sans lequel tous ses efforts sont stériles.

Rosalba priait. Nos romanciers modernes ignorent trop la puissance de la prière dans leurs études des phénomènes psychologiques. Nous ne sommes ni romancier, ni psychologue, mais nous affirmons sans crainte que la plus forte, la plus douce et la plus prompte des influences, en cette vie, est une simple prière partant d'un cœur humble pour se rendre aux pieds du père de notre pauvre humanité.

Rosalba priait ! Elle priait souvent, constamment, durant ses veilles, dans ses rêves, à la promenade, assise dans sa chambre ou à genoux. Enfin, elle fut exaucée, le jour où elle y pensait le moins. Les ténèbres se dissipèrent, son cœur se remplit de cette paix que le monde ne peut donner, et elle se sentit la force de supporter le chagrin, dût il durer toute sa vie.

Elle prit le costume de veuve, s'interdit tout amusement, et consacra presque tout son temps à visiter les églises et à soulager les malades.

Des années se passèrent ainsi, tranquilles, presque heureuses.

Elles ne laissèrent pas de traces sur la brillante beauté de la jeune canadienne. Sa joue était plus pâle, sa chevelure moins fournie, sa démarche un peu plus pesante ; mais ses traits avaient toujours leurs charmes, et elle avait conservé des formes gracieuses. Elles avaient mûri, si nous pouvons ainsi parler. C'était tout. Plus d'un cœur s'élançait vers elle quand elle se glissait le long du chemin pour aller accomplir quelque œuvre de miséricorde, ou qu'elle prenait le frais sous les pommiers, dans le verger de son père. S'ils l'avaient osé, bien des prétendants auraient demandé sa main. Mais elle était sacrée maintenant, sacrée par le malheur qui avait déposé sur sa tête une double couronne. . . . elle était vierge et veuve tout à la fois.

Walter Phipps savait tous les secrets de la vie solitaire de Rosalba, mais il les respectait. Il mettait la plus grande réserve dans ses rapports avec elle, mais il avait obtenu la permission de passer, chaque année, deux jours chez M. Varny. C'était la Noël et le 5 avril anniversaire du jour où la jeune fille l'avait arraché à la mort.

Dix longues années s'écoulèrent durant cinq desquelles elle ne

reçut pas un mot d'Edgard Martin. Une fois, mais une fois seulement il avait écrit à son père ; il lui indiquait le lieu de sa résidence dans l'État de New-York, et il suppliait Rosalba de venir l'y rejoindre. Si la chose était impossible, il s'embarquerait pour la France, où, grâce à son éducation toute française, il espérait pouvoir trouver une position convenable. Aux États-Unis, son ignorance de la langue anglaise était un obstacle insurmontable à son avancement.

Samuel Varny ne crut pas devoir montrer cette lettre à sa fille, ni même lui en parler.

—Je ne puis permettre à ma fille d'aller l'y rejoindre, disait le vieillard sans colère, mais avec tristesse. Pauvre Edgard ! je plains son sort, mais il a pris un parti et il doit subir les conséquences de sa détermination. En outre, ce serait cruel d'exposer mon enfant à souffrir dans un pays lointain. Elle est contente et résignée. Je ne troublerai pas sa tranquillité.

Avait-il raison ? Peut-être non, mais ses intentions étaient bonnes.

Peu de temps après, le vieux canadien mourut. Dans ses derniers moments, il mentionna le nom d'Edgard à Rosalba, et lui enjoignit, dans le cas où elle le reverrait ou aurait de ses nouvelles, de l'assurer de ses bonnes intentions à son égard.

Après la mort de son père, Rosalba se retira, avec sa mère, dans un petit cottage situé un peu au nord de leur ancienne résidence, et plus près du fleuve. Nous pouvons dire aussi qu'Agnès était devenue une belle fille et était heureusement mariée à un avocat du barreau de Montréal. Elle vit encore et est aussi fraîche que le jour de son mariage.

Il paraît que, quelque temps avant de quitter l'Amérique, Edgard avait écrit à Rosalba, mais on n'a jamais su quel était le contenu de cette lettre et on ne l'a pas trouvée parmi ses papiers. Mme Varny a dit qu'elle contenait une romance intitulée : " Sans toi ! " que Rosalba avait chantée une ou deux fois sur un air connu, mais soudain elle avait cessé de la chanter. On ne se rappelait pas bien les mots, mais plus tard, quand parut la romance de Lemay, sous le même titre, Agnès en fut frappé et dit que cette romance ressemblait singulièrement à quelque chose qu'elle avait entendu chanter à sa sœur. Il n'y a rien de surprenant à cela, car les poètes ne sont-ils pas les interprètes des sympathies universelles ? Il n'est peut-être pas inutile, pour compléter cette étude de mœurs canadiennes, de citer la belle composition du poète canadien :

### SANS TOI

Doux est le souffle du zéphyre  
Durant un soir silencieux ;  
Au fidèle ami qui soupire  
Doux le bosquet mystérieux ;  
Mais du soir l'haleine embaumée,  
Le bosquet de l'amant rêveur,  
Sans toi, ma jeune bien-aimée,  
Pour moi n'ont aucune douceur.

Agréable est l'onde bruyante  
Qui de roche en roche s'enfuit ;  
Avec son étoile brillante  
Agréable est la sombre nuit ;  
Mais l'onde, l'herbe parfumée,  
L'étoile perçant la noirceur,  
Sans toi, ma jeune bien-aimée,  
Pour moi n'ont aucune douceur.

Belle est la fleur qui vient d'éclorre  
Parmi les pleurs d'un frais matin ;  
Belle est au lever de l'aurore  
La voix de quelque oiseau lointain ;  
Mais la fleur de pleurs parsemée  
Et la voix d'un oiseau chanteur,  
Sans toi, ma jeune bien-aimée,  
Pour moi n'ont aucune douceur.

Cette romance est bien simple, mais c'est bien là le langage de l'isolement que les amoureux ressentent d'une manière si cruelle, et dont le pauvre Edgard dut souffrir dans son exil. Son rythme simple permet de la chanter très aisément sur plusieurs airs de romances connues, et elle est d'un grand effet. Si jamais quelqu'un de nos *maestri* la met en musique (1), cette composition prendra certainement parmi la classe toujours nombreuse de nos jeunes Werther. Naturellement, elle devra être dédiée à Pamphile Lemay.

(1) Ces vers ont été mis en musique par M. E.-B. de Saint-Aubin, auteur d'un grand nombre de chansons canadiennes fort appréciées dans plusieurs cercles. Mais les auteurs de semblables compositions hésitent toujours à les publier, car le public canadien n'encourage pas les publications musicales. Cela viendra avec le temps. — (Note de la Rédaction.)

(A suivre)

## L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

—Comment, Florence, ma belle chérie, avez-vous pu céder à cette excellente, mais soporifique personne, votre rôle de garde-malade ? Un rôle qui vous rendait si touchante !... L'ange du dévouement... N'est-ce pas une expression chère à lord Ruthwen ?

—J'aurais préféré rester, déclara Flor, d'une voix brève ; certainement, de beaucoup préféré. Mais la partie était arrangée d'avance, et c'est l'oncle Noll lui-même...

Involontairement, son accent se faisait agressif. Quelque chose d'imprécis, de très subtil la froissait dans les paroles, en apparence amicales, de Maud ; et ce fut avec une sécheresse marquée, que, sur une invitation à les rejoindre, formulée par la mère et la fille, elle refusa de mettre pied à terre.

—Vraiment ! vous ne voulez pas monter jusqu'ici ? se récria lady Dorset. Mais, alors, pourquoi êtes-vous venus ? En vous voyant, j'ai cru que votre intention—de même que la nôtre—était d'explorer d'abord ces grottes, qui en valent la peine. Noll, qui aime les vieilles pierres suintantes et les fouillis de verdure triste, s'y pâmerait d'aise ; et ensuite, de grimper jusqu'aux ruines, que l'on prétend hantées. Je ne voudrais pas m'y promener à minuit sonnante, et même, à cette heure, leur vue lamentablement désolée n'a rien qui me séduise.—Mais j'imagine que ces décors de mélodrame doivent vous passionner, ma jolie Flor mélancolique !

Décidément, les châtelaines de Dorset-Hill entendaient prendre à leur charge tous les frais de la conversation ; car, cette fois encore, ce fut la blonde Maud qui donna la réplique à sa mère.

—Florence mélancolique ?... Ah ! pas aujourd'hui, du moins ! Regardez ce visage animé, ces yeux brillants. La galopade vous a mise en beauté : darling, vous êtes jolie comme un cœur, fraîche et gaie en beauté à l'Aurore. Et... quand donc ses douleurs ont-elles repris ce pauvre cher lord Olivier ?...

—Cette nuit. Il devait venir avec nous, dit Gérald ; car, depuis quelque temps, il allait mieux et prenait part à toutes nos promenades. Aussi, ce matin, avons-nous été très déçus. Nous croyions la partie manquée...

—La rechute et la souffrance de Noll me désolaient surtout, rectifia Florence.

—Vous avez si bon cœur ! chérie ; cela se conçoit. Mais comment avez-vous pu vous décider, sans l'égide de votre tuteur ou de l'inévitable miss Stone, à une aussi lointaine équipée ? Voici une grave dérogation à la rigidité des principes... français

—Que vous êtes taquine, Maud ! murmura Flor qui, depuis un instant, tsurmentait, d'une main nerveuse, la bride de Tahib.

—Taquine, moi ?... pourquoi cela ? demanda la jolie miss, en levant vers le ciel des yeux bleus pleins de candeur ; parce que j'ai bonne mémoire et que je me rappelle comme, autrefois,—ô mon Dieu, il n'y a pas si longtemps !—vous offusquait notre émancipation, à nous autres, Anglaises ?

Gérald, évidemment agacé, intervint vivement.

—Mettons que ma cousine Dally ait changé d'opinion, fit-il, avec un imperceptible haussement d'épaules. Est-ce que cela ne vous arrive jamais, Miss Dorset ?

—Mais je n'ai pas changé ! protesta Florence, emportée par l'élan de son habituelle franchise.

—Alors, chère, vous êtes souverainement illogique... A moins que... Eh ! oui... serait-ce cela ?... Vous disiez, je m'en souviens encore, que vous ne compreniez ces libertés, qui nous sont laissées si largement, que sous le couvert de parents ou de mentors auterisés : gouvernantes, frères... fiancés !...

—Eh bien ?... commença Gérald, presque violemment.

Mais Flor, qui était devenue pourpre sous son voile, lui coupa la parole.

—Il est temps de rentrer, dit-elle d'un ton tranchant. Adieu Maud... Milady.

Déjà elle appuyait sur les rênes, et l'arabe, obéissant, tournait tête sur queue.

—Est-il possible que vous repartiez ainsi ? s'exclama lady Helen stupéfaite. Mais on ne vient pas de Kilmore jusqu'ici pour s'en retourner à bride abattue. N'avez-vous donc pas le projet de visiter les roches creuses, le château des fantômes, et de vous remettre de l'ébran-

lement que cause d'une manière infallible, paraît-il, cette impressionnant spectacle, en déjeunant de succulente façon, ainsi que nous allons le faire, à l'hôtellerie des touristes ? Ne savez-vous pas que c'est le programme obligé de tout visiteur aux ruines d'Argyle ?

Le regard de Florence pesa une seconde, avec une insistance presque impérieuse, sur celui de Gérald, comme pour prévenir tout démenti de sa part.

—Alors, Milady, répliqua-t-elle froidement, nous ne ferons pas comme tout le monde, car nous déjeunerons au manoir, en rentrant. Donc, nous n'avons pas de temps à perdre.

Et, sans autres explications, elle rendit la main à Tahib, qui détala d'un aussi bon train que s'il n'eût pas eu tous ces kilomètres de l'aller et un steeple-chase endiablé dans les jambes.

Les dames de Dorset-Hill, surprises par cette volte rapide, demeurèrent juchées à l'extrémité de leur étroit observatoire, dans une pose si visiblement déconcentrée que Flor, qui venait de détourner à demi la tête, partit d'un éclat de rire nerveux.

—Miss Maud vient de se montrer absolument ridicule, dit doucement Gérald, qui avait poussé Fergus à côté de l'arabe ; et je conçois que vous n'avez trouvé aucun plaisir à la perspective de terminer la journée en sa compagnie. Mais, décidément, cette pauvre excursion joue de malheur !

—Cela arrive souvent aux projets arrangés beaucoup de soin, et dont on se promettait une vive satisfaction, remarqua la jeune fille.

L'incarnat, que les paroles railleuses de son amie avaient fait monter à son front, s'était effacé.

Elle était un peu pâle, et un pli, creusé entre ses fins sourcils, durcissait son regard d'ordinaire si caressant.

—Vous voilà tout assombrie, Flor ? reprit, au bout d'un instant, Gérald d'un accent chagrin. Les méchants propos d'une écervelée auraient-il le pouvoir de vous préoccuper ?

Elle le regarda, étonnée.

—C'est de Maud Dorset que vous parlez ainsi ? Je croyais que vous étiez très amis.

Le jeune homme haussa les épaules avec impatience.

—On est tellement accablé d'invitations à Dorset-Hill qu'il est impossible de s'en dépêtrer. J'y vais donc, plus souvent que je ne le voudrais. Miss Dorset est, d'ailleurs, assez divertissante dans une réunion. Croyez-vous que l'on soit obligé de se lier d'amitié avec les gens, parce qu'il vous amusent parfois ?

Florence ne répondit pas.

Elle n'avait peut-être pas suivi, jusqu'au bout, l'explication de son cousin, et, distraite, regardait fuir rapidement, sous les pieds de Tahib, la route grise où le soleil, se jouant à travers les arbres, mettait des bandes claires et de petits ronds lumineux.

—Florence, continue Gérald, entraîné par une soudaine émotion, ce n'est pas à ces créatures tapageuses et futiles, auxquelles le rire facile prend lieu d'esprit, et la banale accueil, de bonté ; ce n'est pas à ces vaines poupées parlantes que le cœur pourrait s'attacher. A peine charment-elles, durant quelques instants, le regard. Quand elles paraissent, leur grâce coquette nous arrache un sourire, mais si elles s'éloignent, on ne les regrette pas...

—De la poésie, Gérald ?...

—Vous raillez ? Ne voulez-vous pas comprendre que, par contraste... si je devais, maintenant, quitter Kilmore et l'Ecosse—irais-je au bout du monde—il est une image que ni mes yeux, ni mon cœur ne sauraient oublier ?

Flor l'interrompit vivement :

—Gérald !

Et sa voix claire, abaissée en une inflexion sévère, sourdement irritée, dénotait plus de surprise et de déplaisir que de trouble. D'un mouvement impatient, elle poussa Tahib en avant.

Le jeune lord posa la main sur la bride de l'arabe.

—Écoutez-moi ! supplia-t-il, avec cette insistance volontaire d'enfant gâté qui perçait, chez lui, jusque dans la prière. Quelle hâte avez-vous donc de regagner Kilmore-Castle ? Il faut que je vous dise ce que, avant ce jour, je n'ai jamais pu ou osé vous dire. Nous ne risquons plus de rencontrer les dames Dorset... Et quand même, Flor, si vous le voulez je pourrais invoquer, pour justifier mon droit à vous escorter, un de ces titres que miss Maud énumérait tout à l'heure : celui de...

Sa cousine se retourna vers lui, brusquement.

—Je vous en prie, n'ajoutez pas un mot. Il me serait impossible de vous écouter davantage ; je ne pourrais vous répondre sans vous blesser. Je regrettais déjà d'être venue sans l'oncle Noll, et maintenant...

Tahib, arraché à la main de Gérald, partit au galop. Cette fois, Fergus ne fut pas lancé sur ses traces, et lorsqu'il le rejoignit à la montée suivante, l'entretien ne se renoua pas entre les promeneurs.

En dépit de son imperturbable aisance, Gérald semblait embarrassé, contraint, et Flor se montrait profondément mécontente.

Le brave Archie, mettant leur silence sur le compte de la fatigue,

ne s'en étonnait pas outre mesure ; mais ce qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, c'était ce retour inopiné, qui, si précipité qu'il fût, les mettait tous trois en grand danger de déjeuner à une heure indue. Et qu'allait en penser lord Olivier ?... Il s'en inquiéterait, cela était certain. Quelle mouche avait bien pu piquer la jeune miss ?

Elle galopait tantôt de si bon cœur, riieuse, excitée par la vitesse de Tahib, les émotions de la poursuite, les frais glissements de la brise sur son front moite, et puis, là, tout à coup, revirement complet... Était-il motivé par la rencontre des dames de Dorset-Hill ? Flor ne les aimait pas et ne s'en cachait guère ; mais, enfin, d'ordinaire leur présence ne la faisait pas fuir ainsi.

Brice hocha la tête, pensant, à part lui, que les jeunes filles, même les plus parfaites,—il incarnait en Florence toutes les perfections,—étaient terriblement incompréhensibles et un petit brin capricieuses.

Le problème n'était pas encore résolu dans son cerveau quand on franchit la grille de Kilmore-Castle, et il négligea d'en chercher plus longtemps la solution, pour courir prévenir Olivier, afin de lui éviter tout saisissement.

Quand Gérard se rendit à l'appel de son aîné, celui-ci lui demanda en souriant :

— Vais-je enfin avoir de vous la clef du mystère ? Brice n'a pu, Flor n'a voulu me rien dire des causes de ce retour si prompt, qui m'a d'abord presque effrayé. Vous, Gérard ?

Les paupières du cadet de Kilmore battirent imperceptiblement.

— Je vais tout vous raconter, mon cher Noll.

Il narra, en effet, fort au long, les menus incidents de la promenade : il dit le charme de la belle journée ensoleillée, leur entrain, la juvénile gaieté de Flor, et Noll, lui-même, s'égayait au récit de la course échevelée dans les vertes prairies de la vallée d'Argyle.

Puis Gérard arriva à l'incident de la rencontre faite au pied même des grottes, rencontre qui avait été si désagréable à Flor et avait motivé l'interruption de la promenade.

— Vous savez, Noll, expliqua-t-il, combien miss Dorset est inconséquente dans ses paroles... comme en toutes choses d'ailleurs ? Ma cousine était déjà ennuyée de trouver, sur notre chemin, ces dames qui lui sont peu sympathiques ; quelques taquineries maladroites ont achevé de l'exaspérer.

— Je ne savais pas ma petite Flor si irascible, fit Olivier, avec un demi-sourire. Quelles remarques a donc faites cette étourdie de Maud Dorset ?

— Vraiment, Noll, ne vous en doutez-vous pas ? Florence, qui est très sincère,—faut-il dire "trop" ?—a, parfois, laissé voir à miss Dorset qu'elle désapprouvait ses allures évaporées ; vous savez aussi qu'elle a souvent manifesté son étonnement de la liberté de nos jeunes miss sortant seules, recevant seules ? Bref, aujourd'hui, l'occasion était unique pour la belle Maud de prendre sa revanche. Elle n'y a pas manqué. Et ce sont ses épigrammes...

— C'est vrai ! murmura Noll, j'aurais dû prévoir...

— Quoi donc ? Attacheriez-vous de l'importance ?

— Aux dires plus ou moins bienveillants des dames Dorset ? Non, certes ! mais à la délicatesse froissée de Flor et à la peine qui a pu résulter pour elle de tout ceci.

— Gérard, reprit-il au bout d'un instant de silence, quelles sont exactement les paroles qui ont blessé votre cousine ?

Après une courte hésitation, le jeune homme répéta mot par mot à son frère aîné les propos qui s'étaient échangés entre les deux jeunes filles.

Olivier écoutait, sérieux, songeur, le front dans sa main. Quand Gérard eut fini, il demeura un instant encore, attentif comme s'il eût pressenti un complément naturel aux confidences commencées.

Et le cadet restant silencieux, il demanda, avec une insistance voilée :

— C'est là ton seul incident de route ?

Gérard rougit légèrement.

— Il a suffi pour déterminer ma cousine à abandonner la partie, fit-il, sans répondre directement, et un peu gêné par le regard profond de Noll, rivé au sien.

— Ne pensez-vous pas, poursuivit ce dernier, que l'humeur agressive de miss Dorset devait répondre à quelque mobile secret : dépit ou jalousie, que sais-je ?

Gérard haussa les épaules.

— Que m'importe !

— Vous alliez souvent à Dorset-Hill autrefois... Or, depuis votre dernier voyage...

Le jeune homme eut un geste violent.

— Dois-je compte à miss Maud de mes actes et de mes préférences ?...

— Non certes, dit Olivier ; mais peut-être s'était-elle fait des illusions. Et si elle a trouvé un changement en vous, si elle en a recherché la cause, il est possible qu'elle ait cru la voir dans l'écllosion d'un nouveau sentiment.

## Un mot du Thé de Bœuf

L'extrait de viande ressemble au Thé de Bœuf qu'on fait à la maison, en ce qu'il ne contient absolument rien de nourrissant. Vérité un peu dure pour les femmes, qui croient que rien n'égale ce qu'elles font de leurs propres mains. En quoi le

# BOVRIL

est-il donc si nourrissant ? En ce que ce n'est pas seulement un Extrait de Viande. Il possède, en outre, les propriétés nourrissantes du pur Bœuf, hautement recommandé et parfaitement pulvérisé. C'est pourquoi le Bovril est supérieur à tout Thé de Bœuf ou autre extrait de viande.

Olivier Ruthwen se recueillit un instant, passa la main sur son front, et reprit, de son même accent grave et doux :

— Peut-être, Gérard, Maud Dorset ne se trompe-t-elle pas ?

Gérard, troublé, tressaillit, balbutia, puis se décidant tout à coup :

— Eh bien ! oui ; elle a vu clair, elle a raison, répondit-il nettement. D'ailleurs, il vaut mieux tout vous dire. J'aime ma cousine Florence. Comment cela s'est-il fait ? Je n'en sais rien... Comment j'ai osé le lui dire ? Je n'en sais rien encore.

— Ah ! fit la voix blanche de Noll, vous le lui avez dit ?...

Gérard s'était levé et marchait, avec agitation, à travers l'appartement, sans se douter que le bruit de ses éperons, cliquetant sur le parquet, martelait douloureusement la tête fatiguée de son frère.

— Oui... J'ai brûlé mes vaisseaux. Et c'est une vraie folie que j'ai faite là... car...

— Est-ce la pauvreté de Flor qui vous inquiète, à cette heure ? interrompit Noll, avec une involontaire amertume.

Gérard secoua la tête.

— Olivier, vous avez droit de parler ainsi, fit-il en rougissant, car je me suis trop souvent montré, en ces délicates questions, d'un prosaïsme désespérant... ; tandis que vous avez toujours été un idéaliste, un enthousiaste...

— Un rêveur, un songe creux. Accentua Noll, qui sourit faiblement.

— Pourtant, aujourd'hui, reprit Gérard en s'animant, le sentiment l'a emporté sur la froide raison. Je n'ai point songé à m'inquiéter de ce que Florence fût pauvre ou riche.—J'ai même oublié, ce dont j'aurais dû me souvenir, que je suis sans fortune et incapable de m'en créer une. La grâce, la beauté, les qualités de cœur et d'esprit de ma cousine méritent mieux ; et elle peut prétendre, sans orgueil, à un plus brillant parti que le cadet de Kilmore.

Il ajouta avec un rire nerveux :

— J'aurais mieux fait, à tous égards, de retenir mon aveu ; car je n'ai réussi qu'à irriter Florence. Elle est rentrée fâchée, sans m'accorder un regard ou une parole.

— Il faut dire qu'une grande route a dû lui paraître un lieu étrangement choisi pour une semblable confidence. Peut-être Flor sera-t-elle moins offensée de l'entendre ici. Et si vous voulez, Gérard, que je me fasse près d'elle votre ambassadeur ?

Le jeune homme sursauta et regarda son frère avec effarement.

— Vous, Olivier, bulbutia-t-il, vous consentiriez ?...

Comme Noll Ruthwen tenait les yeux baissés, Gérard ne vit point le rayon surnaturel qui les animait, et qui ressemblait à celui dont s'irradie le regard extasié des martyrs. La pâleur qui couvrait les traits d'Olivier n'était que trop habituelle, et justifiée, d'ailleurs par sa souffrance physique ; sa voix resta très calme quand il répondit à son jeune frère :

— Cela n'est-il pas tout naturel ? De quel bonheur puis-je être soucieux, sinon du vôtre et de celui de ma chère pupille ? Et, laissez-moi vous dire, Gérard... ce bonheur je le voudrais complet, sans ombre, même au point de vue matériel. Flor apportera, en dos, à son mari tous les biens de Kilmore, dont vraiment je ne saurais que faire.

(A suivre)

CHOSSES ET AUTRES

—Le peuple des Etats-Unis fait usage d'à peu près 250,000 crayons par jour.

—Le canal de Suez a coûté environ \$100,000,000.

—Les bâtisses, les allées et ornements de l'Exposition de 1900 à Paris coûteront \$20,000,000.

—La tombe de Mahomet est couverte de diamants et de pierres évaluées à \$12,500,000.

—Le coût des guerres du monde entier, depuis la guerre de Crimée, a été de \$13,265,000,000.

—On n'avait jamais représenté de figures humaines sur la monnaie avant la mort d'Alexandre le Grand.

—Les premiers chapeaux manufacturés en Angleterre le furent par des Espagnols, en 1519.

—Le plus petit cimetière du monde est situé dans la ville manufacturière de Galashiels, en Ecosse. Il mesure seulement 22 1/2 pieds sur 14, et est entouré d'un mur de 7 pieds de haut.

—Le café n'était connu ni des Grecs ni des Romains de la grande époque. Par exemple, les Romains connaissaient le vin : ils buvaient dans de grands verres et les vidaient souvent.

—Les cadeaux, tant en argent qu'en objets de valeur, envoyés au pape, dans le cours de l'année 1898, s'élevèrent à 10 millions de francs, s'élevèrent à 4 millions pour le denier de St-Pierre : ce qui ne peut, malheureusement, suffire au gouvernement de l'Eglise.

—On annonce que cet été les jupes de piqué feront fureur dans le royaume de la mode. On prévoit surtout un engouement tout spécial pour le piqué blanc. Le bleu, le rose seront aussi très recherchés. Les rayures très fines feront de fort jolies jupes, surtout si on les garnit de galons de couleur foncée ou de broderies de diverses nuances.

—Le livre le plus extraordinaire dans la librairie royale, à Stockholm, est une bible. Ce livre n'a pas son pareil dans le monde entier. Il est unique en poids et dimensions. Les feuilles, de 35 pouces sur 20, sont au nombre de 309. Le parchemin dont elles sont faites est le produit de 160 peaux d'anés. La reliure de cette bible est faite de solides planches, épaisses de quatre pouces.

UN CONCERT DE LOUANGES

S'élève chaque jour de toutes les parties du monde où le *Baume Rhumal* a pénétré, pour chanter ses mérites et ses bienfaits.

LECTURES POUR TOUS

Le No 4 des *Lectures pour Tous*, la Revue populaire que publie chaque mois la librairie Hachette et Cie, v'enc d'être mis en vente. En voici d'ailleurs le sommaire :

Le Duc d'Aumale, par G. Duruy ; La France en Orient, ses droits et ses devoirs ; L'Art de la Vie au XVIIIe Siècle, par G. Laroumet ; Les Gaietés de l'Optique. Les miroirs courbes, les effets ; Les Barrières de l'hiver ; Les Tempêtes de Neige ; Alise, par J. Lermiana ; Dans les Entrailles de la Terre ; Explorations dans les gouffres et les abîmes de la France ; L'Assassin, Comédie d'E. Aubry ; Le Tigre, Nouvelle de J.-H. Rosny ; Au Jardin de mon cœur, mélodie.

On le voit, dans leurs 96 pages, illustrées de 110 gravures qui en font un vivant cinématographe, les *Lectures pour Tous* offrent à leurs lecteurs tout ce qui peut les instruire, les charmer, les passionner.

Le No. 50 centimes.—Abonnement : Un an ; Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Étranger, 9 fr.

Mme Veuve E. JOLICOEUR

Guérie de l'âge critique et de la pauvreté du sang par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Maintenant, bien et heureuse, elle se fait un devoir de publier sa guérison par l'usage seul des Pilules Rouges du Dr Coderre

Le retour de l'âge fait de grands ravages parmi les femmes. Par une coupable négligence et le manque de soins, plusieurs restent infirmes ou invalides ; et un plus grand nombre succombent des suites de cette période critique. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent promptement et sûrement cette redoutable maladie, elles guérissent les cas les plus graves. L'âge critique, quand on lui laisse suivre son cours, est une maladie mortelle ; les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul remède qui puisse opérer une guérison d'une manière certaine. Lisez le témoignage d'une respectable dame de Montréal, voici ce qu'elle dit : " Je suis couturière, et je demeure à Montréal depuis 35 ans. Depuis 3 ans, l'âge critique a été la cause de grandes souffrances. J'étais toujours étourdie et j'avais comme des bourdonnements dans les oreilles, tout le corps brisé, très enervée et pas de courage pour travailler, j'étais si faible que souvent j'étais obligée de prendre le lit. Je n'avais pas d'appétit et ma digestion était mauvaise. Je me trouvais bien malheureuse de mon triste état. Ayant vu sur les journaux des certificats de guérisons obtenus par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre. A la deuxième boîte, je me sentis bien mieux, et au bout de six semaines j'étais parfaitement bien. A présent je fais ma couture sans fatigue et je suis en parfaite santé." Mme Veuve E. Jolicoeur, 489, rue Amherst, Montréal.



MME VEUVE E. JOLICOEUR

Nous n'exagérons rien. Ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai. Nous ne publions jamais le portrait et le témoignage de la femme guérie sans son consentement. Les adresses nous sont données en même temps que les témoignages.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les femmes seulement, elles sont la plus grande découverte pour les maladies des femmes. S'agit-il de vous tonifier, de vous stimuler, de

rendre la force et la santé ? Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, le vertige, les côtes, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleurs, sensations chaudes, qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles

guérissent toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger, en tout temps, à tout âge et sous toute condition.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez la consulter pour rien. Sans crainte, écrivez-lui une description de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Toujours le médecin s'empresse de vous répondre, en vous disant tout ce que vous aurez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées à : DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTREAL, sont tenues confidentielles par notre médecin.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CIE MONTREAL FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

Sommaire du *Tour du Monde*.—Le voyage d'un Anglais aux régions interdites. (Le pays sacré des Lamas), par M. A.-H. Savage-Landor ; A travers le monde : Les voyages d'essais aux Colonies, par P. Boundarie ; Les chemins de fer dans l'Indo-Chine française ; 35 questions politiques et diplomatiques ; L'enclave de Lhivia ; Les régions du Haut-Tonkin ; Notes sur la région de Ha-Giang, par N. Noli ; L'armée autour du monde ; France ; La tenue de l'artillerie de marine aux colonies ; La cuisine militaire ; Belgique ; Les fortifications d'Anvers ; Allemagne ; Les progrès militaires ; Une innovation dans la marine allemande ; Espagne ; La réorganisation de l'armée péninsulaire ; Etats-Unis ; Le rapport du major-général Miles ; Suisse ; L'assurance militaire dans l'armée suisse.

Abonnement : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

VOILA LA RAISON

La cause du succès du *Baume Rhumal* est connue de tous ceux qui en font usage : il guérit promptement et radicalement.

LE CATARRHE SE GUERIT

Le catarrhe ressemble à la consommation, en ce sens qu'on l'a longtemps incurable ; mais il existe aujourd'hui un remède capable de guérir le catarrhe, à n'importe quelle période. Le remède a déjà été employé, pendant plusieurs années, par feu le Dr Stevens, une autorité pour les maladies de la gorge et des poimons. Ayant fait l'expérience de ses propriétés curatives, dans des milliers de cas, et voulant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai GRATIS à tous ceux qui souffrent du catarrhe de l'asthme, de la consommation, ou de n'importe quelle maladie nerveuse, la recette en question, en allemand, en français ou en anglais, avec toute direction pour préparation et emploi du remède. Prompt envoi par la poste à quiconque en fera la demande, avec timbre et en mentionnant ce journal à W. A. NOYES, 929, Powers' Block, Rochester, New-York.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

J'ai prescrit dans ma pratique privée le

PURIFICATEUR TONIQUE DU SANG DU Dr LUSSIER

J'ai constaté ses heureux effets. Je le recommande fortement.

DR SYLVESTRE, 15, rue St-John.

LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demandez, 5, rue St-Benoît, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$1.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs, Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsetiers. Coupe parfaite. Toujours en stocks les

R. G. - P. D. - D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

**J.A. DUMAS**  
Photographe  
112 Rue Vitre  
Coin St-Laurent  
MONTREAL.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée ? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs" pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. MARION & MARION, Experts. Bureaux : Edifice New York Life, Montréal. et Atlantic Build., Washington, D. C.

**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux—Guerison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B. K. Metale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

En vente dans les  
meilleures phar-  
macies.

**LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE,**

Seuls agents au  
Canada.

**Fourrures de  
toutes sortes**

Capots, Manteaux, Cas-  
ques et toutes sortes de  
vêtements en fourrures.  
Spécialité de **Capots en  
Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

**ARMAND DOIN**

1584 Notre-Dame

**LAPRÉS LAVERGNE**  
**Photographes**  
No 360 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO  
MONTREAL  
P. O.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 843  
RESIDENCE TEL. BELL EST 1745  
BELL EST 1283

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

**Un bienfait pour le beau sexe**

Aux Etats-Unis, G. P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

**L. A. BERNARD.**

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



**Fausse dents**

**SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

12031



**LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL**

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,  
Epiciers en gros et en détail.

**SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.**

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

**Vêtements pour hommes**

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

**GENEREUX & Cie,**

No 227, rue St-Laurent.

**LE CAPITOL**



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

**U. PERREault**

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de textes et quatre pages de gravures chaque semaine

**VICTOR ROY,**

Architecte et évaluateur

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

**DR BERNIER**

**DENTISTE**

60, rue Saint-Denis,

**MONTREAL**

**NOUVELLE**

**Librairie Française**

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

**JULES PONY, Propriétaire**

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

**Un PRÊTRE**

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR de ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE — DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉIT — FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les **PILULES ANTONIO** (toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr. Par MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

**"La Presse"**

**TOUT** le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**65,874**

**COPIES PAR JOUR**

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1826 ...

**LA MINERVE**

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal . . . . . \$4.00 par an  
Hors Montréal . . . . . 3.00 par an

**Le Monde Canadien**

La grande revue hebdomadaire

**DOUZE PAGES, GRAND FORMAT**

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 :- Six mois . 50c.

Voir notre liste de primes publiée toutes les semaines dans le **MONDE CANADIEN**.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,  
Téléphone Bell Main 613